

Hors miroir

ISBN : 978-2-9559687-3-4
Édition La lampe-tempête
lalampetempete@orange.fr

Altra
Hors miroir

ou le roman de la nouvelle Iris

Édition La lampe-tempête

Le tour du lac

Ce qui lui tient au corps
À cette femme c'est le désir
D'arc-en-ciel

Son nom? Iris. Elle n'est plus la messagère des dieux. Elle endure leur absence. Quand elle cherche à lancer dans une pluie de lumière le pont aux aériennes couleurs, la persistance de la noirceur vient tout effacer. Peut-elle au moins déployer ce qu'il faut d'esprit, d'allure, de talent pour être reçue chez les bien installés dans les lumières d'en bas? Sans doute. Mais avant d'appuyer sur la sonnette qui brille, la voilà travaillée par la nuit venteuse... La voilà qui résiste aux dressages imposant de refléter du clair et net, profitable à l'avancement... La voilà qui ne se distingue plus des dépossédées d'image, à peine vues. Car sans reflet dans la foire aux miroirs on n'est personne. Est-ce qu'on dispose encore de la parole? On a le cœur qui cogne. On aimerait revenir à l'abri d'une tête bien solide, qui mériterait un poste au bon salaire... Trop tard! On avance à la dérive hors de la culture des dominations. Jetée hors du ciel et indocile au réalisme bâtisseur de murs aveugles ou dont les milliards de fenêtres en hauteur ne s'ouvrent pas, la nouvelle Iris se retrouve comme aux portes de la mort dans un monde où les vivantes contractions de la ferveur n'enfantent rien.

Pas même une brisure d'éclair.

Alors se lève le vent de la nuit. Il ne fait aucun bruit. Son silence abasourdit.

À chaque retour des tourments la messagère sans message prend le risque de la nuit où passe le vent sans nom. Il ne souffle ni dedans, ni dehors, ni ailleurs. Il s'échappe. Il est de retour. Il renverse. Il n'est plus là.

Iris et moi, Altra, qui la reçois en vieille amie pour tirer le fil de son histoire et laisser dans la trame de la vie un vide on s'entend comme l'air avec la terre : plutôt tomber en poussière et disparaître dans un coup de vent qu'être robotisées par un omniscient miroitement.

On se souvient de la liberté qui a fait s'élancer sur les parois des cavernes mal éclairées par des flammes indécises les grandes bêtes à la beauté souveraine. Dans la clarté de verre et d'acier colossalement dressée au-dessus des ombres au fiévreux fourmillement, comment vaciller vers l'inconnu d'un nouvel accord, animant l'énigme de la vision ?

Peut-être en soufflant sur les braises
De la conscience en création
Dans les lointains perdus de l'enfance ?

En ce temps-là les premières violences des miroirs ont été fissurées d'une première ouverture : un ami.

Chaque été donne naissance à un dimanche de grand beau temps où Iris monte entre son père et sa mère dans le Grand Bateau qui va les emmener pour le Tour du Lac. Tout est grand ce jour-là pour la petite fille qui compare l'imposant vapeur à aubes à la multitude indolente des barques à voiles espérant le secours de la brise. Le Grand Bateau, lui, n'attend pas. Le capitaine, grand lui aussi quelle que soit sa taille tant la magie de l'uniforme à parements dorés impressionne et ravit, le capitaine se

tient debout sur une sorte de petit balcon réservé à lui seul. Il dirige d'en haut la manœuvre en surface et dans les profondeurs du bâtiment blanc à la cheminée jaune et noire. La passerelle vient d'être retirée dans un grand fracas métallique et les cordages déroulés du ponton s'enroulent à côté de la rambarde à glissière, qui se referme avec un claquement. Depuis un moment les machines se sont mises en marche. Peintes en rouge et pareilles à celles d'un grand moulin, les deux roues commencent à tourner... L'eau brassée mousse, brille, grandit comme un nuage en effervescence. Des gerbes de plus en plus écumantes et sonores jaillissent à bâbord et tribord : le Grand Bateau, d'un ample mouvement tournant, quitte le port.

La trompe à la voix puissante annonce à la ville de Genève, représentée à cette heure par les quelques hommes et femmes promenant le long des quais leurs chiens ou leur solitude et leur désir de fraîcheur, le départ du voyage entre les deux rives.

Emmenant dès le matin les passagers guettés par l'ennui d'un long dimanche à la découverte incertaine d'un renouvellement dans leur petit coin du monde, le grand oiseau passablement lourd ne reviendra qu'en fin d'après-midi, ayant abordé à une bonne douzaine de ports, tant du côté de la Suisse que de la France, pour rejoindre...

La ville à la flamme liquide
S'élevant en flèche
Tout en s'effondrant
Dans un frémissement blanc

Au départ Iris ne regarde que le bleu, toujours plus vaste, qui vient à sa rencontre. Pour elle c'est la mer, jamais vue en vrai. Elle la reconnaît dans l'ivresse heureuse dont le léger balancement lui

ouvre les bras et qu'elle boit à la mamelle. Elle boit dans l'émerveillement le lait de la vie ouverte. Elle boit la clarté vaporeuse, à peine ombrée par la ligne bleu-vert de la rive. Elle est la goutte infime où l'immensité bleue se concentre et rafraîchit le monde. Tout à coup des brindilles de soleil lui sautent à la figure et elle s'ébroue comme un poulain pris d'une envie soudaine d'échapper à son pré. Elle décolle, traverse à la course les rangées de bancs où causent les grandes personnes, gagne les escaliers de bois qui descendent vers les entrailles non pas sombres mais rutilantes du Grand Bateau : le sanctuaire des machines. Accomplissant leurs gestes larges et sûrs, élémentaires bien que d'une savante précision, les machines s'offrent aux regards dans une fosse théâtrale entourée d'une barrière sur laquelle Iris s'incline pour apercevoir en entier, au milieu de ses fauves énormes et pacifiques, le dompteur en bleu de travail. C'est lui, l'homme en bleu, qui surveille les fortes musculatures, les mâchoires en action, les impressionnants mouvements des bêtes mécaniques. À nouveau Iris s'attarde un long moment, immobile, mise en route à l'intérieur d'elle-même et de plus en plus vigoureusement entraînée par le va-et-vient des pistons, des balanciers, des bielles. Elle se laisse tirer, soulever, ramener par les grands bras de cuivre. Et à nouveau tirer, soulever, griser par l'odeur d'huile et de limaille, par les lueurs couleur d'or et d'acier, par la chaleur suffocante, les jets de vapeur, les battements rythmés, les chuintements, les halètements, les trépidations.

La danse métallique devient si intense qu'Iris ferme les yeux.
Sans plus rien voir et de concert avec l'homme en bleu...
Elle donne vie aux machines...
Qui font tourner les deux roues motrices...
Rouges comme le soleil levant et le soleil couchant...
Pénétrant dans le bleu des vagues où elles ouvrent...
Deux sillons d'une blancheur quasi phosphorescente...
Tandis que le grand corps du bateau avance...
Dans l'obscurité des profondeurs liquides.

Iris a dix ans lors du voyage où la naïve clarté, dans la dernière heure du retour, est brutalement rayée sous les griffes de la banalité la plus désespérante et crue.

Ce dimanche là comme les autres Iris se penche tantôt sur l'eau où elle voit ondoyer et fuir à toute vitesse des multitudes argentées de minuscules poissons, tantôt sur la fosse où le mécanicien dans sa combinaison d'un bleu toujours aussi éclatant se tient prêt à intervenir pour renverser la vapeur. Le Grand Bateau se prépare à l'accostage dans l'un des ports tranquilles bordés de platanes taillés en parasols. Encore une fois Iris a fermé les yeux mais l'homme d'en bas prend des proportions nouvelles dans l'étrange correspondance entre les réalités extérieures et l'univers intime. Grâce à lui, le serviteur du frémissement dynamique, Iris approche ce qu'elle est encore trop petite pour voir s'illuminer : le trésor de la grotte.

C'est Pascal, son cousin gravement malade, qui lui a parlé de ce trésor et de la grotte que toutes les filles ont à l'intérieur du corps, dont il aura la clef plus tard, quand il sortira de l'hôpital, reprendra des forces et grandira encore un peu. Cette histoire de trésor enchante Iris. Elle est bien plus passionnante que les explications sur les organes qui fabriquent les bébés.

Un samedi après-midi, pendant que les parents font des courses en ville, Iris tient compagnie à Pascal. Opéré à trois reprises il a encore des tuyaux qui lui entrent dans le poignet et d'autres qui lui sortent du ventre. Au début Iris et Pascal ne savent pas quoi se dire. Pascal a déjà douze ans mais il ne joue pas au super malin qui sait tout. Avant de tomber malade il était du genre turbulent quoique rêveur aussi, de temps en temps. La faiblesse accentue son côté lunaire. Avec sa chevelure noire en désordre sur l'oreiller, ses joues creuses, ses yeux sombres enfoncés dans les orbites, il fait penser à un hibou réveillé en sursaut, effarouché par la lumière estivale, pourtant zébrée par les lamelles du store. Il

regarde Iris d'un air songeur et ça la déroute. Elle se balance sur sa chaise comme un métronome sur un piano fermé. Le silence devient si insoutenable que l'instrument à paroles finit par s'ouvrir. Iris se lance dans l'histoire de la course à pied, qui tout de suite égaye le pauvre oiseau collé au lit. Ça se passe à la journée sportive où trois classes sont en compétition sur un chemin en bordure de forêt.

Iris : Comme toujours il y en a qui traînent à l'arrière. J'en suis. On réussit à disparaître entre les arbres. On organise une formidable partie de cache-cache. Le maître de sport peut toujours souffler dans son sifflet... on a les oreilles en bois, comme les animaux pour jouer à l'Arche de Noé. Dommage qu'on ne soit pas aveugles aussi quand sa tête explose entre deux troncs ! Hurlements. Punition. Sermon de la directrice. Remarque de la maîtresse dans le carnet à faire signer à la maison... Le drame !

Pascal rit tellement qu'il a les larmes aux yeux. Attention ! À cause des cicatrices qui pourraient se déchirer sur son ventre où la souffrance a fait son nid, il n'a pas droit aux excès de rire. Il vaut mieux changer de sujet.

Pascal : *Est-ce que tu as un amoureux ?*

Iris : *Oui. Le même depuis la troisième primaire. Moi je suis forte pour les petits mots, lui pour les dessins. On ne se parle pas tellement à part ça. Et toi, tu as une amoureuse ?*

Pascal : *Oui... mais je ne peux pas la voir. C'est le plus dur ici : se sentir séparé. Quand j'ai mal, je pense au trésor... celui qu'il faut être deux pour découvrir... Si je pouvais seulement être sûr qu'il existe, il me semble que je guérirais plus vite... De toute façon, malade comme je suis, je n'ai pas une clef assez solide pour ouvrir la grotte au trésor...*

Silence. Et puis, dans un chuchotement à peine audible...

Pascal : *S'il-te-plaît, Iris, rapproche-toi... S'il-te-plaît mets ta main sur moi... S'il-te-plaît...*

Il retire le duvet et ferme les yeux. Il ne porte que le haut du pyjama, une chemise blanche déboutonnée en bas, trop grande pour lui. Iris voit son ventre tout scotché de bandages et entre ses cuisses maigres... On dirait une souris bizarre, qui dort... Elle tend la main... Elle la laisse se poser sur la bête qui disparaît à la vue. C'est soyeux. C'est chaud. Elle a fermé les yeux elle aussi. Et si quelqu'un arrivait? L'angoisse est délicieuse. C'est comme un premier éclat du très étrange trésor... Elle sent que la clef palpite et ne déçoit plus autant le jeune garçon. À son tour il tend la main, celle qui n'est pas reliée à la potence, et la glisse entre les jambes d'Iris, tout doucement. La présence de la grotte en elle émerveille la naïve délurée. Maintenant tous les deux partagent un secret. Le désir du trésor inconnu les unit. Ils ne disent rien. Un bonheur bizarre grandit dans la chambre où rôde une odeur de nourriture sans saveur et de désinfectant.

Plus libres que des diaboliques ou que des innocents...

Iris et Pascal sont devenus des amis pour la vie.

Cette intensité de la rencontre Iris la retrouve en bas dans le Grand Bateau, pas plus tard que le lendemain, au plus près de la vibration qui anime les deux roues séparées, creusant ensemble les eaux fuyantes pour faire avancer le voyage. Cependant elle doit bien finir par remonter sur le pont supérieur, où sont installés son père et sa mère. Elle prend donc le royal escalier qui mène aux régions réservées aux passagers de première classe, qui ont le droit de circuler dans tout le bateau. Les possesseurs du billet privilégié restent pour la plupart vissés sur le pont supérieur, où il y a un bar et des garçons empressés qui zigzaguent partout, un plateau à la main. Ces Messieurs et Dames attachés à la supériorité de leur ticket ne descendront, vers midi et demie, que pour se rendre à la salle à manger Belle Époque, le joyau du bateau, dont l'élégance n'est accueillante que pour eux. Les deux toilettes à tribord, juste à côté de la roue qu'on voit par un hublot et qui rougeoie dans un blanc tourbillon liquide, sont les seuls endroits où ceux qui ont

payé le prix fort sont bien obligés de croiser les voyageurs de deuxième classe, dont les enfants par contre se fichent des règlements et se poursuivent allégrement jusqu'au milieu des chaises-longues en location sur le pont des premières. Iris est fâchée que ses parents ne fassent pas partie du petit nombre des désinvoltes à lunettes noires qui n'ont pas à partager un banc de bois sous l'auvent. Son père et sa mère, pas du genre à foncer ni jouer des coudes pour être les premiers, n'ont même pas trouvé une place à côté du bastingage. Quelle mortification ! De toute façon les vrais riches ne sont pas là. Ils possèdent des hors-bord qui les tirent sur des skis, à toute vitesse. Ils n'ont pas besoin du Grand Bateau, sauf quand ils le louent à prix d'or pour une soirée chic ou une réception de mariage grand luxe.

Empoisonnée par la vilaine morsure du ressentiment...
Iris se crispe et le voyage devient mortel.

Ce Tour du Lac... un lent, lent, lent dimanche à tuer... Pas d'espace où se démener librement. Pas d'action. Pas de surprise ni de frisson. Rien que de l'amertume en pensant aux grands airs de Karine Dorel racontant sa croisière sur la Grande Bleue... La Méditerranée, quoi ! Mais le mot qu'elle sort pour faire matelot éblouit la galerie des copines. Elle a visité Marseille et Tunis et l'Égypte en plus et Athènes au retour et Venise... Et puis il y avait des piscines, des cinémas et le soir c'était le gala, le grand orchestre, les robes longues, tout le tralala... comme sur le Titanic mais sans risque de croiser un iceberg. Dommage ! On aurait été débarrassée de Mademoiselle J'en-sais-plus-long-que-vous, qui se fait plaindre parce qu'elle a eu le mal de mer sur le canot qui emmenait les passagers dans une île en Grèce... un mal atroce, paraît-il... bien pire qu'un simple mal au cœur... Heureusement que sa mère est médecin et son père patron de la Pharmacie du Lac ! Quoi qu'il en soit, cette jacassante perruche a vécu autre chose que la banale excursion du dimanche entre des villes cent fois vues où il n'y a rien à voir...

Le Grand Bateau passe maintenant le long des vignobles étagés comme d'anciens manuscrits dans une vitrine. L'air tremble dans la chaleur de plus en plus lourde. Le plaisir de voguer a fait naufrage. Iris pour passer le temps se rassied à côté de ses parents et bavarde, espérant attirer l'attention de la Dame et du Monsieur qui occupent les deux places au bord. Peine perdue! Ils ont les yeux fixés sur la rive pour commenter l'apparition des anciennes maisons de maître et des nouvelles propriétés. Offensée, Iris devient une empoisonnante moulinette à niaiseries, aux dires de la mère. Elle ricane en se tortillant sur place. *Tais-toi et reste tranquille!* La voix du père claque comme un fouet sur une mule. Tout le monde a dû l'entendre. Iris étouffe de rage. Elle prend en haine les quelques filles muettes empaillées dans leurs robes à volants et les petits papes en shorts immaculés toisant la bande bruyante qui brasse l'air comme un vol de sauterelles. Iris aimerait bien partager l'audace de ces turbulents mais leur brusquerie n'a rien de très engageant. Et puis elle n'est pas une culottée qui s'impose de force! Elle est même trop timide pour oser pénétrer dans les cercles enchantés où les fous rires entre filles l'attirent autant qu'ils la repoussent. Exclue des jeux, la solitaire aux bras ballants observe les grandes personnes. Elles lui en imposent par leur aplomb. Elles n'ont pas l'air de souffrir comme elle des séparations. Par exemple, sur le pont supérieur, il y a les passagers qui ont réservé une table au restaurant et les autres, qui vont bientôt déballer leur pique-nique. Iris a étudié les menus affichés et surtout les photos des délices au choix pour le dessert, avec leurs panaches de crème fouettée. Elle ne peut pas s'empêcher d'envier les clients qui se feront servir ces merveilles ni d'avoir honte de ses parents qui appartiennent à la catégorie des pique-niqueurs, comme les gens de la deuxième classe. En plus elle a honte d'avoir honte...

Le pique-nique est déballé. Le Monsieur et la Dame indifférents à tout sauf au rêve de la demeure fortunée ont levé l'ancre pour aller prendre une table au restaurant. Il y a de la place

pour poser les bonnes choses et dans le mouvement qui glisse entre l'air et l'eau tout ça se révèle bien plus plaisant qu'Iris ne l'imaginait. Elle ne se fait pas prier pour avaler un œuf dur, une tomate avec un morceau de fromage et un petit pâté dont la croûte brune est moulée en feston autour d'une ouverture où la gelée luit comme une goutte d'or, le tout accompagné d'olives à la douce âpreté et de cornichons croquants. Au dessert : deux poignées de cerises et des biscuits aux amandes. Une fois le panier rangé sous le banc les parents somnolent. Iris repart.

Le Grand Bateau à la moitié déjà de son parcours s'arrête deux fois encore dans de petites villes où les promeneurs du dimanche s'accourent à la balustrade du quai pour regarder, l'œil soudain plus alerte, les grandes roues libérant sur l'eau presque immobile une fougueuse écume et une énorme vague onduleuse qui fait danser toutes les barques à la ronde et hurler de jubilante angoisse les baigneurs. Alors le Grand Bateau lance son puissant coup de trompe, vire de bord et coupe vers l'autre rive.

Brusquement surgi, droit dans l'eau...
Un grand mur barre la moitié du ciel.

Iris à nouveau se tient à la proue mais il n'y a plus devant elle qu'une ombre austère avec des pointes et des créneaux interdisant le passage. Dressée contre les lointains une formidable muraille domine de toute sa hauteur le lac soudainement rétréci. Le Grand Bateau rapetisse lui aussi, comme atteint par un mauvais sort. Il a l'air à présent d'un vieux cygne peinant à traverser les douves d'une forteresse. Deux énormes tours la défendent. C'est le Grammont et la Dent d'Oche, comme l'a dit le père d'Iris, qui sait les noms de toutes les montagnes et l'oblige à les apprendre. Leur impérieuse élévation pèse d'un tel poids que la voyageuse en est comme vidée de sa propre existence. On dirait que ce double colosse bâti par le hasard des secousses qui ont éventré la terre et dressé des sommets contre le ciel enchaîne le bateau à un parcours

oppressant jusqu'à la nausée. Comme dans un conte à l'accablante réalité Iris voit s'avancer le couple effrayant de l'ogre et de la sorcière qui emprisonnent le lac et assombrissent tout. Aucune issue en elle-même et dehors il n'y a personne d'assez fort pour la libérer des deux ombres géantes.

Elle reste coincée...

Dans un affreux berceau :

La vie entourée de barreaux.

Le voyage continue pourtant vers la rive. Elle ne paraît d'abord qu'un amas de rochers détachés de la muraille, un peu moins désespérante depuis qu'Iris a rencontré, suspendu à mi pente, un nuage. Un tout petit nuage descendu plus bas que le ciel. Un évadé du blanc troupeau disséminé dans les hauteurs d'un bleu décoloré. Rond comme une lucarne mais duveteux, il ouvre un œil étonné au milieu du grand mur et un autre œil, tout proche, qui cligne sur l'eau. Sous ce drôle de regard louchant malicieusement, le cœur plus léger se remet en marche, déplaçant les montagnes qui n'ont pas bougé mais ne font plus obstacle à la vision. Iris voit maintenant ce qui se passe plus bas, où la pente devient moins abrupte et d'abord se couvre de forêts un peu sévères et plus bas encore de vergers. Une maison apparaît, une prairie, des bouquets d'arbres. Enfin elle reconnaît tout en bas la route où elle a passé plusieurs fois en voiture, dans un sens ou dans l'autre.

La route vue du large se révèle bien plus aventureuse...

Entre le double vertige...

De la plaine aux vagues impossibles à discipliner...

Et de la montagne périlleusement plantée à la verticale.

Déjà la trompe a sonné. On s'approche de la bourgade à cheval sur la frontière. Sur le débarcadère la petite foule en attente de monter à bord observe la manœuvre, qui dans un instant déclenchera sous les deux grandes roues un tonitruant brassage,

semant la pagaille dans la tribu cancanante qui crânement croyait pouvoir s'approcher. Un homme est couché à l'ombre d'une barque renversée. Est-ce qu'il dort? Est-ce qu'il regarde les canards, ou peut-être la jeune femme en bikini fleuri prête à se lancer à l'eau? Une petite fille sur le quai saute à cloche-pied tout en dégustant un cornet de glace. Plus loin il y a du monde autour des tables sous les vieux arbres dont les cisailles n'ont pas coupé les hautes branches. Des guirlandes d'ampoules colorées, rouges, vertes, jaunes, violettes attendent la nuit pour laisser partir tout l'éclat de leurs petites boules qui jonglent sans quitter leur fil. Des bouffées de musique parviennent aux oreilles d'Iris qui peut maintenant lire l'enseigne un peu vieillotte du café-restaurant : *Le Bistrot de l'Avenir*. Elle pense aux paroles de Pascal cloué au lit... Elle se demande si les amoureux viennent danser le soir dans ce petit port où deux pays se rejoignent... Peut-être approchent-ils sous les lumières en fête au bord du lac obscur et silencieux le trésor... l'invisible trésor...

Comment le savoir sans grandir et grandir encore?

Le Grand Bateau s'étant immobilisé contre la rive, dans le sens du retour, la montagne laisse maintenant s'ouvrir la vaste étendue bleue sur laquelle frétille le soleil et dont la limite à l'horizon se perd dans un scintillement si intense qu'il oblige à dévier le regard vers le long mur du port, bâti avec de grosses pierres tirées de la montagne et qui souvent, l'hiver, cinglé par des vagues énormes, ressemble à un monstre antédiluvien pris au piège dans les glaces. Le mur est depuis longtemps libéré de sa carapace polaire et des filles et des garçons y ont grimpé, bruns comme des biscuits sortant du four. C'est là qu'ils prennent leur élan, là qu'ils courent à toute vitesse, là qu'ils sautent en l'air...

Et plongent!

À chaque fois le monde
En disparition
Ressurgit de l'écume

Il crie
Comme un nouveau-né
Dans la lumière

La lumière pourtant va se montrer sous un jour bien moins pacifique et enivrant. Le bateau a repris sa course. Il a fait plusieurs escales encore. Il vient de quitter la dernière avant le retour en ligne droite vers la ville d'où il est parti le matin. Iris est en bas à la proue, guettant la flèche lointaine du jet d'eau. Elle sait bien qu'il n'apparaîtra pas tout de suite. Le voyage va durer encore un bon bout de temps. Soudain, au milieu de sa rêveuse attente, Iris reçoit dans la figure un éclat violemment lumineux. Qu'est-ce qui se passe? Elle change de place. La lumière la poursuit, la rattrape, la pique en plein dans l'œil. Elle sursaute. Des rires explosent. Elle a du mal à se dégager du rayon lumineux pour y voir clair. Elle a juste le temps d'apercevoir le garçon qui tient le petit miroir parfaitement rond. Il a dû le chiper dans le sac à main de sa mère. Il l'utilise avec adresse pour attraper le soleil et le lancer à l'assaut d'Iris, que l'agression dérouté. Une bande de cinq ou six garçons est derrière le manipulateur du miroir et rigole. Iris affolée par les escarbilles de soleil ne distingue plus rien. Elle essaie de se sauver. Elle entend les moqueries. Elle est furieuse. Elle voudrait faire face et le soleil dans le miroir la chasse. Elle trébuche. Elle se rattrape. Une lame de lumière lui coupe le souffle.

La bande : Bravo Julien ! En plein dans le mille !

Julien : Alors la p'tite minette, tu comprends pas la loi des forts qui font c'qui leur plaît aux p'tites connes dans ton genre, qui plient les genoux pour pisser ? T'as pas encore ton compte ? Cours à l'abri ! Va pleurnicher chez ton p'tit papa ! Va t'cacher dans les jupes de ta p'tite maman !

Non! Iris ne fuira pas! Elle se dirige seulement là où le petit chef qui s'appelle Julien ne peut plus attraper le soleil dans son miroir : à l'intérieur.

La bande ne la lâche pas. Elle pense à l'homme en bleu... Les cinq ou six garçons n'oseront pas l'embêter tout près de l'homme en bleu. L'homme en bleu n'est pas à son poste. Personne ne le remplace. Les machines tournent sans lui. Il semble qu'aucun passager ne se promène plus dans ce Grand Bateau plein de gens qui sans se l'avouer se réjouissent d'en avoir bientôt fini avec le beau dimanche. Pas de marins non plus. C'est la longue pause avant le branle-bas de l'ultime débarquement. Iris, la bande sur ses talons, s'élance vers l'escalier, mais le petit chef la prend de vitesse. Il se dresse devant la rampe. D'une main il fourre dans sa poche le miroir qui ne lui sert plus à viser habilement pour envoyer dans les yeux de la fille une grenaille de lumière et de l'autre lui fait signe qu'il est un maître assez élégant pour lui donner la permission de filer, reconnaissante, vers le pont supérieur.

Il serait plus raisonnable, bien sûr, de profiter de cet ironique déploiement de courtoisie pour gravir l'escalier et courir vers les parents... Non! Iris s'efforce de tenir le coup, de ne pas montrer sa détresse, de ne pas obéir au petit chef qui prétend consentir à sa liberté. Elle ne bouge plus. La bande a maintenant rejoint le petit chef plus malin que les autres. À six, ils occupent les deux premières marches du majestueux escalier. La retraite est coupée. Ils ne peuvent pas lui faire du mal à la vue des gens qui finiront par se montrer, Iris le sait bien. Et le mal invisible? Il a déjà frappé. Il empire. La bande s'impose, tranquillement menaçante. Pourquoi passer à l'action? La victoire ne fait aucun doute. D'ailleurs ils ne vont pas la massacrer, cette fille, mais seulement jouir de sa peur et de leur pouvoir. Iris est assaillie de grimaces, de railleries, de regards ennemis. Elle ne bouge toujours pas. Le petit chef est troublé par l'immobilité de sa proie. La peur l'a surgelée, ou quoi?

Non, elle tremble. On dirait une feuille morte qui doit tomber d'une seconde à l'autre mais qui s'accroche. Sa muette résistance le surprend. Les femmes... quelle race d'emmerdeuses! On comprend les hommes qui les mettent en housse pour ne pas être tentés de les regarder et les bouclent à la maison. Celle-là, qui ne fuit pas comme prévu, ne gémit pas, n'insulte pas mais reste un fantôme debout, commence à énerver sérieusement. Le petit chef enrage. S'il ne trouve pas la parade et vite, la gamine aux yeux pleins d'effroi et plus petite que lui d'une bonne tête risque de faire du tort à son prestige. Manquerait plus que ça! Chauffé à blanc, l'instinct de domination mitraille comme une arme automatique, trouvant les mots qui torturent, dont la brûlure atteint la source de la vie.

Julien : T'as peur du soleil, hein? Tu t'es planquée à l'ombre! Tu pouvais pas faire autrement, c'est dans ta nature : t'es une ombre! Une faiblarde de p'tite ombre qui peut pas défendre sa place au soleil. Moi je les aime pas, les ombres de rien du tout, qui se sauvent sans pouvoir riposter... Normal! Même en plein jour il fait nuit dans leur cervelle et elles savent pas tirer au pistolet... elles ont rien entre les jambes, rien qu'une bouche qui parle pas et qui pue! Pouah!

La bande : Bouche qui pue! Bouche qui pue! Pouah! Pouah!

Toute seule face au petit chef et à la bande surexcitée Iris est brisée d'humiliation. Acculée à la déroute elle fait quelques pas en arrière et se retrouve devant les toilettes des Dames. Non! Elle ne va pas courir dans ce refuge-là et donner une ultime jouissance à ceux qui la traitent comme une immonde saleté et crèveront de rire en la voyant finir aux cabinets. Un peu plus loin elle aperçoit une autre porte, marquée en lettres dorées : *Privé*. Elle pense bien qu'elle est fermée, cette porte, pourtant elle pèse sur la poignée, ne sachant plus où donner de la tête. La porte s'ouvre. Iris se jette à l'intérieur et son premier réflexe est de s'enfermer, loin du petit chef à la langue assassine et de sa bande de suiveurs.

Plongée dans la pénombre la pièce exiguë où Iris est entrée sans le vouloir est le bureau du capitaine. Il sommeillait dans son fauteuil, devant un meuble à casiers et abattant ouvert où s'empilent des papiers. L'irruption d'Iris le fait sursauter. Il se retourne vers la porte. Il gronde :

Le capitaine : *Tu ne sais pas lire ou quoi ? Qu'est-ce que tu viens faire chez moi ?*

Iris ne répond pas. Elle est sans force. Où aller ? Entre la peur de la bande hilare qui l'attend dehors pour se féliciter du ratage de son sauve-qui-peut et la peur d'irriter l'homme qui commande tout sur le Grand Bateau et dont la colère va monter si l'intruse ne s'efface pas à l'instant même, comment choisir ? D'un côté comme de l'autre : la peur. Iris à demi-morte de peur et d'impuissance reste plantée entre la porte et le fauteuil.

Le capitaine alors la regarde plus attentivement et sa voix s'adoucit.

Le capitaine : *Calme-toi fillette. Tout va bien. Raconte-moi ce qui se passe dans ce petit cœur qui bat la chamade, on dirait.*

Iris un peu rassurée balbutie son histoire de garçons moqueurs, de petit miroir agressif, de coups de lumière dans les yeux, de panique.

Le capitaine : *Tout doux, tout doux, ma jolie. Tu ne vas pas prendre en grippe tous les miroirs, ou quoi ? Regarde celui-là, qui est à moi. Il va te montrer quelqu'un de tout à fait nouveau et qui te consolera, tu vas voir...*

Le capitaine tend le bras pour saisir au sommet du meuble un miroir carré dont le cadre ouvragé en bois est maintenu incliné sur un support qui se replie à volonté. Il fait approcher Iris et tandis que d'une main il place le miroir en face d'elle, il saisit de l'autre sa

casquette de commandant pendue à un crochet et la pose sur la petite tête qui commence à oublier ses malheurs. Les yeux sont presque avalés par la visière mais la détresse peu à peu se change en fierté : Iris en vérité n'est pas n'importe qui si le capitaine du Grand Bateau, un bel homme à la barbe grisonnante et au majestueux costume, s'intéresse à elle !

Le capitaine : Tu te vois bien ? Parfait ! Elle te va merveilleusement cette casquette, tu ne trouves pas ? Si tu travailles sérieusement à l'école, tu pourras peut-être en décrocher une quand tu seras grande. Ça te plairait ? Oui, tu as de l'ambition, bravo ! Commandante dans la marine, ce n'est pas une vocation pour les femmes, non, il ne faut pas y songer, mais tu pourrais par exemple apprendre à jouer d'un instrument. Dans les fanfares, même les filles ont droit à la casquette. Et puis il y a des instruments qui ne font pas de bruit, dont tu apprendras à jouer aussi. C'est un jeu très plaisant... Très utile dans la carrière des dames... Elles obtiennent tout quand elles savent manœuvrer l'excitant jouet... Viens ma belle... On va s'amuser ensemble, tous les deux... Je vais te montrer comment... Quoi ! Tu ne veux pas jouer avec le capitaine qui gentiment te prête sa casquette ? Tu refuses de lui faire plaisir ? Attention ! J'ai tout ce qu'il faut pour te forcer à obéir ! Celui qui mène le jeu, c'est moi. Celui qui connaît la musique, c'est moi. Si tu ne veux pas me donner mon plaisir et rapidement, c'est moi qui vais devenir bien plus violent que les petits méchants dont tu as eu si peur. Alors laisse-moi t'instruire et pour commencer regarde... Regarde-moi...

Le capitaine fiévreusement se déboutonne.

Lointain roulement de tonnerre...

Le capitaine se lève comme un diable à ressort...

Prend au vol sa casquette, se rajuste à toute vitesse.

Iris pétrifiée l'entend siffler entre ses dents...

Le capitaine : Voilà du pas prévu... Allez gamine, va-t'en ! Pas un mot, sinon je te flanque par-dessus bord ! Le jouet tu ne l'as pas vu ni touché, alors ne va pas raconter des histoires de vilain jeu. Compris ? Je ne plaisante pas. D'ailleurs si tu as mis bêtement les pieds dans cette pièce, moi je n'y étais pas.

Iris prise au piège d'un cauchemar voit s'éclipser la casquette et l'uniforme aux parements dorés. L'autre porte, qui donne accès à l'extérieur, lui claque au nez.

Entrevue deux secondes et aussitôt masquée, l'échelle métallique, peinte en blanc, qui a permis au capitaine de rejoindre en vitesse le poste de commandement, au sommet du Grand Bateau, sans passer par l'intérieur ni croiser les passagers, prend dans l'esprit d'Iris des proportions formidables. Nouveau roulement de tonnerre. Iris l'entend à peine. Les yeux fixés sur la porte fermée elle est poursuivie par l'image d'une échelle dont les barreaux sont des lames de couteau. De longues lames à trancher à vif, miroitantes, aveuglantes. Des lames qui projettent dans les yeux des éclats d'acier.

Encore un coup de tonnerre. Iris demeure figée sur place, ensorcelée par l'échelle dont chacun des barreaux acérés la condamne à être enfermée pour toujours dans l'épouvante, sans rien voir, ni l'eau, ni la terre, ni le ciel, ni les roues qui flamboient dans l'écume, ni l'homme en bleu qui patiemment verse un peu d'huile dans les burettes au sommet des puissantes machines. Iris n'a même pas le désir d'appeler au secours. Le Grand Bateau qui avance fait trop de bruit. Elle seule est clouée au silence. Si elle bouge, si elle crie, les couteaux vont se détacher des montants et la tailler en pièces. Le tonnerre tonne plus fort. Iris jette un œil égaré sur le miroir devant elle. Il ne reflète plus rien que l'obscurité. Un peu de raison lui revient. En somnambule elle vacille hors du bureau du capitaine, où la promesse de la clef, de la grotte, du trésor inconnu s'est changée en infernale tromperie.

Elle se retrouve au milieu de la foule. Tonnerre encore. Les gens ont quitté leurs places dehors, par crainte de l'orage. Beaucoup voudraient aller s'installer confortablement dans les fauteuils brodés au petit point de la salle Belle Époque mais l'escalier plein de monde ne laisse plus circuler personne.

À bout de force Iris se faufile péniblement vers l'endroit où elle a quitté ses parents, qui à coup sûr s'inquiètent. Tous les bancs sont déserts. Un matelot plie à la hâte les chaises-longues, qu'il flanque en vrac à l'abri avec un grand bruit.

Cette débâcle
Cette absence
Ce vide
C'en est trop

Iris n'en peut plus. Elle renonce. Elle s'affale toute seule sur un banc contre la rambarde. Le froid monte de l'eau vert sombre. Le froid tombe du ciel cirieux. La lame effilée du froid pénètre le cœur. Plus la peine de bouger.

Le père : Iris ! Enfin ! On t'a cherchée partout ! Mais qu'est-ce qui te prend de disparaître comme une écervelée quand l'orage menace ? Si tu manques à tel point de jugeote on va devoir te serrer la vis !

La mère : Ça va ma chérie ? Tu nous as fait peur ! Tu vas attraper la crève si tu ne sais pas faire attention à toi. Tiens ! Mets vite ton gilet de laine et boutonne-le bien !

Le père : Les éclairs se rapprochent. Dans cinq ou dix minutes on aura droit au spectacle et superbe ! Venez, on ne va pas rester dans la foule qui s'entasse à l'abri et ne verra rien. Cherchons un coin pas trop exposé mais ouvert.

La mère : Il y un banc central entre les deux portes de sortie à la proue. L'endroit n'est pas protégé de côté mais au moins d'en haut. Essayons d'y aller. Si l'orage est vraiment trop violent, on aura vite fait de se mettre au sec à l'intérieur. Et s'il-te-plaît, Iris, ne te perds plus !

Iris se tait. Elle ne donnera pas d'explications. L'expérience du mépris n'entre pas dans les mots, pas encore. Au bord du lit de Pascal, peut-être qu'elle parlera. Pour le moment elle est réconfortée de simplement suivre sa mère et son père pour se

retrouver sur le banc à l'écart des petits et grands offenseurs, mais pas du vent.

Le tonnerre ne cesse plus de gronder tandis que les éclairs demeurent encore à distance. Pas de pluie pour le moment. Le Grand Bateau a déjà dépassé le Port-Noir et longe le Parc des Eaux-Vives quand des bourrasques d'une force peu commune balaient le pont. Le ciel est si menaçant et les eaux si agitées que pas une seule mouette ne s'élance pour tournoyer au-dessus du lac. Une lumière jaunâtre, opaque, enserme la ville rassemblée autour de sa cathédrale comme pour l'enterrement d'une personnalité. Les rafales arrachent des feuilles aux platanes du quai désert. Elles volent à présent jusque vers les trois passagers assis au centre du bateau, dehors. La mère qui tient en toute chose à faire respecter sa dignité et le père qui dans sa jeunesse a passé les caps du monde entier ne bronchent pas. Iris demeure immobile entre eux, qui lui donnent la main, car la violence du vent au bout de ce lac rarement troublé par une pareille tempête est sidérante. Les trois passagers échevelés, isolés face à la proue, se sentent de moins en moins rassurés. La cité de Calvin paraît embarquée dans la frénésie comme une maîtresse d'école dépassée par les hurlants excès d'une bacchanale.

Ne vaudrait-il pas mieux se replier au calme ?

Bien sûr ! C'est l'évidence même !

Aucun des trois oiseaux ébouriffés sur leur banc de bois...

Ne bouge. Un vent de fin du monde s'est levé.

Soudain la lumière d'un immense éclair lacère l'espace à l'endroit même où le panache du jet d'eau ne se dresse plus dans la rade. Iris se rend compte que son père et sa mère sont aussi rudement secoués qu'elle par le craquement terrible, qu'ils sont bouleversés jusqu'au fond des entrailles et aveuglés par le feu dont l'arbre électrique s'est planté dans le lac. Le ciel s'est déchiré. L'horizon gronde. La terre n'a plus rien de solide mais Iris est fière

d'être courageuse comme son père et sa mère : des ombres plus mortes que vives qui ne font pas un mouvement pour échapper à l'insoutenable intensité.

L'averse à présent s'abat sur le Grand Bateau, dont la trompe à la voix assourdie dans le chaos des rafales et fracassants roulements annonce l'arrivée au port.

Le Tour du Lac est accompli.

Plus tard à la maison, avant de s'abandonner à la bonne chaleur où son corps épuisé tombera d'un coup dans le sommeil, Iris s'attarde à regarder dehors. Le ciel nocturne est si dégagé et la ville si tranquille qu'il lui semble avoir rêvé tout ce qui est arrivé dans cette journée des miroirs, le rond, le carré, que l'orage a brisés.

Non! Elle n'a pas inventé ce Tour du Lac!

Elle a connu l'heureuse effervescence du voyage, son assombrissement, son anéantissante métamorphose. Elle a connu la peur et l'impuissance face à la domination des petits malins et du grand cynique, maître du bateau et sûr de son pouvoir sur le menu fretin des passagers comme sur leurs fillettes aux yeux hallucinés. Elle a connu l'humiliation et la résistance silencieuse, entre ses père et mère, à l'écart des bien abrités. Elle a rencontré la foudre et le tonnerre. Immobile et comme poussée par la folie du vent sur un pont invisible, en suspens entre l'abîme et l'accord, elle a senti les premières secousses de la conscience.

Iris cherche des yeux le jet d'eau, ou plutôt la pointe du jet d'eau. De sa chambre elle ne peut pas le voir en entier. Il fait seulement un petit signe au loin. Juste un petit signe pour relier la pensée et ses développements à venir à l'effervescente blancheur au cœur de la ville. Un petit signe et le jet d'eau n'a plus rien de spectaculaire ni de banal. Il est comme pacifiquement ivre de sens.

Au-delà des façades aux fenêtres
Obscures ou isolément éclairées
Frémit la flamme unique
Dont le limpide élan avait disparu

Elle est debout à nouveau
Et à nouveau retombe
Lumineuse dans la nuit

Elle ne durera pas jusqu'à l'extinction
De la dernière étoile sur la montagne

Mais l'instant qui à nouveau
Scintille et sanglote
Dans la chute
De ses gouttes infimes

Rajeunit l'univers

L e t o u r e n v i l l e

Pascal n'a pas guéri. Les médecins ne l'ont pas sauvé. Iris ne l'a pas revu. La souffrance n'a servi à rien. Le corps a été brûlé. La clef est en cendres.

À quoi bon la grotte
Et la promesse du trésor
Si l'ami pour la vie est mort?

Le chœur des grandes personnes a répété ce qui se dit dans ces cas-là : *Il est au ciel...* Ou bien : *Il est dans la lumière...* Ou encore : *Il est en nous...* À l'intérieur d'Iris, un vide à faire peur. Le ciel et la lumière passent au-dessus, comme les anges un peu ternes peints sur les voûtes à l'église. Rien ne s'allume. Une présence manque. Une présence avec une peau et une chaleur. Une présence qui s'abandonne, les yeux fermés, et dont la main réveille un ailleurs sur la terre : l'étrange univers de la rencontre.

Iris ne communique pas le secret du trésor perdu. Elle ne dit pas ce qu'elle ressent. Elle ne veut pas revenir en pensée sur le Grand Bateau ni faire des vagues dont le bruit ne l'apaisera pas. Privée de Pascal qui comprenait la douleur de la séparation, avec qui partager son expérience des miroirs meurtriers?

Qu'est-ce qui se passe, Iris? Qu'est-ce qui ne va pas? Elle hausse les épaules ou baisse la tête. Elle est incapable, à coup de mots, de faire semblant d'être en vie et d'y voir clair. Ni le père ni la mère ne se rappellent son unique visite à l'hôpital, la veille de ce Tour

du Lac où la foudre est presque tombée sur le Grand Bateau. D'ailleurs ils n'imaginent pas que la disparition d'un cousin qu'Iris voyait une fois l'an à Noël puisse être à l'origine du croissant mal-être de leur fille. C'est peut-être les hormones qui la travaillent plus tôt que prévu?

Iris agace tout le monde, y compris sa meilleure amie, lassée de son peu d'entrain, de ses brusqueries, de ses silences. Et son amoureux? S'étonnant de la voir raser les murs comme si elle était effrayée en plein jour par un mauvais rêve, il a posé mine de rien sur son pupitre un vaisseau spatial colorié en rouge entre la lune verte et le soleil violet à rayons jaunes. Un beau dessin! Il s'est vraiment donné de la peine. En plus il a pris des risques en dessinant pendant la leçon de géométrie. L'ex-amoureuse ne lui a même pas renvoyé un sourire. Pour qui elle se prend, cette mocheté? Il dessine maintenant pour la première de la classe et c'est bien fait pour Iris qui n'a plus de plaisir à rien, sauf à se fourrer sous le duvet le soir pour s'enfuir dans le sommeil.

Inquiets le père et la mère achètent des pilules, des gélules, des élixirs fortifiants. La mère insiste pour faire appel à un spécialiste des profondeurs, comme elle dit. Le père, maître à l'École d'Horlogerie, est réticent. Tensions. Rien ne se décide.

Le temps passe. Peu à peu le territoire des hauts murs riches en fenêtres et miroitements électriques apprend à Iris qu'il y a tout de même autre chose à faire dans le monde qu'à ressasser les paroles et les gestes d'un gamin mort. Il s'agit de ne pas devenir une bizarre, une isolée, une étrangère dans sa propre ville, au prestige international. Iris est bien décidée à ne pas rester longtemps encore une gamine sans importance. Elle prendra sa place, la meilleure possible, pour participer à tout ce qui va arriver de fantastiquement neuf et créera par elle-même du nouveau si on ne lui attache pas les mains et ne lui fourre pas le cœur en cage. Or qui le pourra, si elle ne le veut pas? Ainsi, sous l'empire de la ville

et jusqu'à un tragique retournement de conscience, la juvénile Iris oubliera-t-elle pendant des années le péril des miroirs pour courir après son reflet comme dans un palais des glaces où sa silhouette apparaîtra tantôt immense jusqu'au ridicule, tantôt minable à en pleurer de dépit.

La promesse de l'accord s'efface
Comme un oiseau qui migre
À l'approche des grands froids

S'il ne meurt pas dans une tempête
Ou l'aile brisée par un lance-pierre
Est-ce qu'il reviendra dessiner

Une lune verte et un soleil inconnu
Dans le rouge du crépuscule ?
On ne sait pas

Pour le moment la bise se fait plus sévère que le Mur des Réformateurs dans le Parc des Bastions, où les jardiniers armés de ronflants aspirateurs font danser aux feuilles tombées leur dernière danse, à quelques pas des maîtres de pierre qui n'étaient pas d'humeur à laisser les filles s'amouracher en sautillant.

Les temps ont changé. Ce n'est plus la fête à présent ni la jouissance mais l'angoisse qui est réprochée. Elle fait désordre dans la ville bien organisée, qui se méfie de tout ce qui n'est pas profitable et sûr.

Voilà qui rend la vie d'Iris peu conforme aux exigences de la société et de sa propre volonté ! L'adolescente a beau prendre les résolutions les plus fermes, elle n'arrive pas à se débarrasser de l'angoisse. Et qu'est-ce qui l'angoisse tellement, au point d'en

perdre la parole ou de ne plus savoir enfilet logiquement les idées ? Elle craint de ne pas être à la hauteur de son désir d'envol et de rester clouée sa vie durant à une banale routine. Or tout ce qu'elle aime c'est le frémissement, l'intensité, l'aventure. Elle en éprouve déjà l'ivresse quand immobile sur une chaise elle part...

La lecture devient une passion. Dans sa petite chambre à côté de la cuisine Iris plonge, s'enfonce en elle-même... remonte en flèche... Elle épouse le danger, le désastre, l'ouverture inespérée. Sur sa chaise elle devient une autre, mille autres, des humains, des bêtes, des corps célestes qui dansent dans les abîmes. Elle est la fille qui se jette dans les remous d'un fleuve pour échapper à l'esclavage. Elle est le sorcier qui marche dans le feu. Elle est le malfrat au cœur d'or et la flambeuse qui donne ses derniers sous... Elle tourbillonne de plaisir... Des sanglots la secouent... L'effroi la tue... Sur sa chaise elle traverse des villes immenses puis des déserts et des mers. Elle fait naufrage. À demi-morte elle entend le murmure innombrable des palmes et des oiseaux se posent sur ses paupières. Elle se réveille sur une île qui n'existe pas, dont la réalité la bouleverse. Dans la nuit le rougeoiement qui s'élève des entrailles de la terre lui fait signe...

– Iris, est-ce que tu as fini tes devoirs ? C'est l'heure de prendre ton bain !

Et la voilà dans moins d'un mètre cube d'eau, couronnée de shampoing qui mousse, tenant la boule rosâtre d'une glissante savonnette, fatiguée à la seule idée d'avoir à récurer une bestiole chagrine, à la terne existence de surdouée en rien du tout.

Pourquoi Iris n'a-t-elle pas été pourvue, à la naissance, de deux grandes ailes ?

Comme il n'y a plus personne au ciel pour répondre de l'imperfection humaine, elle en veut à ses père et mère. Dire qu'elle aurait pu tomber sur des bien installés aux idées aussi larges

que les avenues des beaux quartiers! Ou mieux encore sur des artistes déménageant sans cesse d'un bout du monde à l'autre... Mais non! Elle a des parents collés à la pesanteur avec leurs bons principes d'un autre âge.

Moi qui raconte cette histoire pour laisser dans la trame de la vie un vide je n'ai pas connu Pierre et Viviane, les parents d'Iris. Ils étaient morts bien avant qu'Altra ne rencontre la messagère sans message. Par contre je les ai vus, tout jeunes, en photo. Iris m'a montré un portrait ovale, couleur chamois, pris dans l'entre-deux-guerres, encadré dans un sous-verre à la fine baguette dorée. Quelle gravité dans la douceur! Sur les deux visages aux traits réguliers affleure à peine une esquisse de sourire.

Iris : *Voilà l'enf dont je suis sortie!*

Pendant son enfance Iris aime bien cette photo. Elle lui jette un œil complice chaque fois qu'elle entre dans la chambre à coucher de ses parents le dimanche matin, quand elle a le droit de se glisser entre eux dans la chaleur du grand lit, avant que son père ne se lève pour aller acheter des croissants et que sa mère n'enfile sa robe de chambre turquoise pour préparer la table du petit-déjeuner. Les parents tout décoiffés, dans leurs vêtements de nuit chiffonnés, ne ressemblent plus du tout au portrait du jeune couple en buste, posant peu après leur mariage. Pourtant ce sont bien les mêmes personnes et Iris se sent à l'aise avec les deux présences, celle des jeunes et beaux sur l'image à l'ancienne et celle des vivants moins charmants, un peu débraillés dans leur grand lit.

Iris à présent ne se souvient plus quand le rituel de la petite fille accueillie dans le lit de ses père et mère a été abandonné et que seuls les croissants sont restés fidèlement attachés aux dimanches. Elle a grandi et la distance s'est creusée avec les deux êtres incarnant l'origine de son existence. Leur proximité s'est mise à lui peser. Passé le cap des douze ans elle rêve de la vie nouvelle qui

s'ouvrira quand elle n'aura plus besoin d'être docile à leurs exigences. Parfois, le dimanche, au lieu de pouvoir s'éclipser au long des méandres du passionnant ailleurs en lisant dans son propre lit, c'est elle qui est chargée de s'habiller la première pour se rendre à la boulangerie au coin de la rue ou pour s'affairer dans la cuisine. Quelle corvée! Quand il lui arrive, en semaine, aux heures où ses père et mère n'y sont pas, de se rendre sur le balcon de leur chambre à coucher pour observer ce qui se passe dehors, de ce côté-là de l'immeuble, c'est à peine si elle voit en passant la photo à la forme ridicule en accord avec les meubles vieux-jeu. Quel air coincé ils pouvaient avoir, les jeunes, en ce temps-là! Heureusement qu'elle est née pour connaître une autre époque, où les images en couleurs et en mouvement n'ont pas fini d'exciter la boîte à idées pour en faire jaillir des innovations à donner le grand frisson!

Iris en est obsédée, de ce grand frisson dont elle sait tout, en images qui frappent. Plus rien à voir avec de pauvres caresses dans une chambre d'hôpital et une enfantine histoire de clé, de grotte, de trésor. Iris, une nuit, a vu brûler le sommet d'un immeuble voisin. Le grand frisson, c'est sûr, a quelque chose de l'incendie avec sa fête impitoyable, sa beauté guerrière, sauvage, hypnotique, sa lumière rouge et folle qui dévore tout, sa fumée immense tournoyant à l'assaut des hauteurs, ses ombres effarées, immobiles en bas dans la rue et ses troupes d'hommes courant, grimpant sur des échelles, brandissant des lances. Quel spectacle! Iris le revoit souvent dans ses rêves et au réveil... malaise. Est-ce qu'elle a traversé un cauchemar aveuglément cruel ou les clairvoyants vertiges de l'intensité? Elle sait seulement qu'elle n'aime pas la vie tiède, sans feu ni flamme.

Bien plus tard, après la mort des parents, le portrait ovale dans son cadre doré a été soigneusement emballé dans un linceul de délicat papier blanc et déposé avec d'autres souvenirs dans le cercueil d'une valise. Clac! Le verrou s'est rabattu. La valise est

partie pour le cimetière du grenier. Un jour Iris, guidée par le vague désir de retrouver elle ne sait quoi, va fouiller la poussière accumulée par des années sans déménagements ni rangements dans le réduit sous le toit de l'immeuble. Voilà la valise... Clac! Elle s'ouvre. À genoux dans la poussière, Iris est saisie d'un tremblement quand elle reconnaît, avant même de l'avoir libéré du papier de soie d'un blanc qui a jauni, le sous-verre si longtemps exposé dans la chambre à coucher des parents, puis complètement oublié. Le papier qui était blanc s'est desséché comme la peau d'une momie et se déchire entre ses doigts.

Soudain les père et mère sortent à l'air libre... Iris à genoux sous la lucarne du grenier est rejointe par le double regard, intense et mélancolique, posé sur elle qui n'existait pas à l'époque et bientôt disparaîtra à son tour. Elle est si émue qu'elle reste à genoux dans la poussière, tenant dans ses mains le vieux cliché à la lumière éteinte. Elle n'en revient pas qu'il lui ait fallu toute une vie pour approcher l'énigme dont elle est issue. Qui est sa mère? Qui est son père? Qu'est-ce qui les a unis et laissés seuls et dépassés? Elle cherche à le comprendre et ne pourra jamais mettre en mots précis le clair-obscur. La réalité psychologique, sociale, historique l'intéresse beaucoup moins que la vérité qui s'éprouve et s'échappe.

Insaisissable est la jeunesse de la rencontre...

Qui entre père et mère appelle à renaître...

Dans un monde en travail de disparition.

Iris voit que tout décline, se détruit, se dissout, s'évapore en réflexions vainement rassurantes ou désabusées... Et elle apprend des morts que les liens avec l'insaisissable ne meurent pas. Elle s'est relevée. Elle fait tomber la poussière qui enfarine ses jeans. Elle a hésité à remettre le portrait dans la valise... Clac! Adieu! Puis elle s'est dit qu'il fallait le montrer à l'amie Altra dans sa chambre solitaire, où les trois tours du récit intime laissent se créer

un vide. Elle se décide à l'emporter. Elle ne le suspendra pas sur un mur, ça non ! Faire l'ornement de la maison, pour lui, c'est fini. Désormais il voyage avec l'insaisissable auquel le jeune couple sur la vieille photo ovale, épaule contre épaule, a dit oui.

En tirant le fil de l'histoire d'Iris je suis à présent l'invitée au lointain mariage... Une larme tombe dans mon verre... Elle fête les époux que la mort n'a pas désaccordés...

Ils sont si beaux
Dans leur naïf désir
De s'aimer toujours
Et plus beaux encore

Dans leur pressentiment
De la grisaille où dérive
Et de la douleur où se noie
La beauté de l'amour

L'amour qui reviendra peut-être
Comme un vieux voleur qui sifflote
Et ne prendra rien dans la maison
Dont il laissera la porte ouverte

La jeune femme a les bras nus et sa poitrine soulève discrètement le corsage de soie claire, simple et gracieux avec son encolure dessinant le même arrondi que le collier aux perles non pas de nacre mais transparentes.

Le jeune homme dont la veste sombre cache presque entièrement la chemise au col un peu montant porte une cravate qu'on dirait parsemée de grains de riz. Elle se gonfle légèrement, en accord avec la petite voile de la pochette immaculée.

Est-ce que les têtes se touchent? Oui, mais à peine. Celle du jeune homme s'incline vers la jeune femme qui se tient très droite et s'appuie contre son épaule. Les coiffures impeccablement divisées par une raie, au milieu pour l'épouse, de côté pour l'époux, laissent les deux fronts dégagés. La jeune femme s'est fait couper les cheveux, à la mode, mais ils ondoient en vagues si sages qu'on pourrait presque les croire serrés encore sur la nuque dans le traditionnel chignon dont elle n'a osé se libérer qu'après le mariage. Et les yeux? Les bruns de la jeune femme et les clairs du jeune homme interrogent le monde avec un égal désir de vérité.

Ombre d'un sourire sur les lèvres? Peut-être.

Ce portrait à la fois austère et tendre, où la sensualité est loin d'être absente mais se dérobe, doit beaucoup à l'époque de la photo sépia dans la ville de Calvin et de Rousseau. Cela ne l'empêche pas de révéler le paysage originel, unique en son intimité, où Iris se met à voyager avec moi comme si on déroulait ensemble l'histoire à peine visible qui traverse les murs et les miroirs et les reflets changeants et ne finit pas de frémir et frémir encore... encore... insaisissablement...

Jusqu'à ne plus rien dire
Et laisser le silence
Frémir

Au commencement, c'est mal parti. Pierre tombe amoureux de Viviane qui ne veut plus entendre parler de l'amour. Elle a été fiancée et trompée par son fiancé. Pendant tout le temps des fiançailles le menteur qui voulait tout avoir a rendu visite alternativement à la jeune fille naïvement passionnée, future maîtresse de sa maison, et à l'experte en érotiques faveurs qu'il avait installée à deux pas de son bureau. Des voix ont susurré,

répugnantes comme les entortillements d'un petit serpent sous un gros caillou brusquement soulevé. Viviane anéantie reste ensevelie sous les décombres de la maison qui s'est écroulée sur elle avant de l'accueillir.

Elle se terre en elle-même
Honteuse d'avoir eu la foi dans l'amour
Inconsolable de l'avoir perdue

Viviane échappe donc de justesse au mariage avec le charmeur sachant mentir le plus sincèrement du monde. Pour qui le prend-on? Pour une petite nature? Un romantique? Un sage taillé dans le marbre? Un peu de réalisme, que diable! En plus il se croit magnanime : il n'a pas réclamé un dédommagement pour la bague à la pure émeraude, un souvenir de famille porté par une aïeule à la Cour du Roi de France avant l'exil des huguenots. Viviane dans son désespoir l'a balancée au lac. Incroyable! Cette rupture a du bon, finalement... Une épouse aussi émotive et culottée n'aurait pas manqué, un jour ou l'autre, de faire mauvaise figure au salon.

Saine et sauve la révoltée? Vierge encore, oui, puisque cela importe à l'époque, mais glacialement déniaisée. La morsure est vilaine et le venin fait son œuvre. La méfiance dont nul ne connaît l'antidote a pénétré le cœur. Elle est pulsée avec le sang dans toutes les cellules du corps. Elle éteint la fraîche vigueur du jour et la beauté de la nuit.

Le mal est si profond qu'aucun bien n'en vient à bout.

Viviane voit maintenant d'un œil féroce l'école où elle s'initiait sagement au métier de sténodactylo pour devenir la parfaite secrétaire de son mari. Elle laisse tout tomber. Non, elle ne fonctionnera pas sous les ordres de ces Messieurs les chefs dans

leurs maisons ou leurs bureaux où le mensonge est une affaire courante. Viviane ne sera plus jamais la dupe d'un trompeur ni la domestique, même gradée, d'un directeur. Des études? Son père ne les financera pas. Il n'appartient pas au monde où quelques filles deviennent médecins, traductrices à l'ONU, professeurs de latin ou de piano. Ce qu'il faut aux filles, d'après le père qui préside à la digne application des commandements pragmatiques, c'est un mari gagnant bien sa vie et dont l'esprit de famille l'emporte sur les fantaisies. Il est dépité d'avoir été ébloui par le prestige d'un nom et s'en veut de ne pas avoir pris toutes les garanties. Il ne doute pas qu'un parti plus sérieux se présentera et lui enlèvera le souci d'être père avant de le combler avec un petit-fils qu'il emmènera au cirque. Ah! Le cirque! Le cirque! Dommage qu'il n'ose pas y aller tout seul...

Si elle était laide à faire peur et que son corps avait l'air fabriqué en fil de fer peut-être Viviane serait-elle autorisée à devenir institutrice. Elle ne risquerait pas de profiter de son indépendance pour tomber dans la mauvaise vie, comme dit sa mère. De toute façon elle n'a pas les pouvoirs d'une Natacha, cette charmeuse dont elle est censée ignorer l'existence. La belle Natacha aux robes extravagantes, que le frère de Viviane suit partout comme une ombre en pantalons, est paraît-il une femme intelligente qui se moque d'être épousée ou pas, se moque des galanteries ou des vulgarités, se moque de tout... mais pas des sous. Sa liberté lui rapporte. L'ensorcelé qui a les poches vides reste en plan sur son paillason. Piégé aussi, le frère aîné! Au moins ne glousse-t-il pas des mots d'amour à l'oreille d'une simplette qui se croit l'unique, la toute précieuse, la douce future maman des glorieux petits garçons et des petites filles modèles. Viviane touche le fond de l'impuissance. Qui est-elle, dans sa frêle solitude, pour s'indigner de la domination des sans scrupules ou des bien-pensants? Elle n'en peut plus d'être vissée au carrousel qui fait tourner toutes les couleurs du monde et à chaque tour en grinçant lui lance à la figure un ricanement :

*Pour les siècles des siècles tu tourneras docile et tu finiras folle...
Docile tu tourneras... Et folle tu finiras...
Tu tourneras... Tu finiras... Tu n'as pas le choix...*

Déjà Viviane s'enfonce dans les brouillards du songe. Elle songe à partir et ne part pas. Elle songe à mourir et ne meurt pas. Elle songe et plus jamais on n'entend sa voix limpide faire des vocalises et puis chanter un air de Mozart, de Rossini, de Schubert ou de café-concert. Car Viviane a pris des cours de chant. Mais ça aussi, c'est fini.

Plus d'amour : plus de chant.

Un jour arrive une invitation. Madame Glanz, qui accompagne au piano les élèves des cours de chant, organise un petit concert, entre amis. Viviane n'a aucune envie de sortir mais elle a honte d'avoir laissé tomber Madame Glanz, musicienne de cœur et pas seulement de métier, sans la remercier vraiment, sans la revoir, sans prendre de ses nouvelles pendant deux ans. Elle tient à se faire pardonner. Elle ira.

Madame Glanz : Viviane ! Vous êtes venue ! Quel bonheur ! Pierre... trouve une place libre, une bonne place pour ma jeune amie. Viviane, je vous présente Pierre, mon neveu préféré. C'est un peu pour lui que j'organise ce concert. Pour qu'il reprenne goût à son violon. Il a failli le laisser tomber à la mer, pour ainsi dire... Il revient d'un long voyage et rude... Il était simple marin sur un cargo... Son père espérait qu'il continuerait de travailler avec lui dans son atelier d'horloger, où il a fait son apprentissage, mais la grande école du voyage l'a tenté... Et à peine de retour il pense déjà aux Tropiques, au Cap Horn, à la Chine... S'il te faut repartir, Pierre, n'oublie pas d'emmener ton violon pour apaiser les flots, dehors et dedans... Et que devient votre voix, Viviane ? Vous l'avez mise en cage ? Vous ne lui avez pas coupé les ailes, au moins ? Mon Dieu ! Je cause, je cause et ne vous laisse pas placer un seul mot... Vous connaissez l'incurable bavarde... Il n'y a que la musique pour me fermer le clapet... Vite ! Au piano !

Tout le monde s'assied. Le silence peu à peu noie les derniers bruits de chaises, les chuchotements, les petits froissements, les toussotements. Plus rien ne bouge. Même les pensées, un instant, se taisent. Le salon, la maison, la ville entière s'échouent dans les profondeurs et disparaissent. Pierre et Viviane sont assis l'un à côté de l'autre, absents eux aussi, captifs d'une étrange liberté...

La musique a jailli et le nouveau jardin dont nul...
Ne possède la clef ranime ici ou là dans les regards perdus...
L'enfance de la vision.

Après le concert Pierre et Viviane, un verre à la main, se tiennent devant une fenêtre et parlent. Surtout Pierre. N'est-il pas le voyageur qui a vu le monde? Mais tandis que Viviane l'écoute comme s'il allait lui ouvrir les portes de la vraie vie, Pierre se rend compte qu'il fait apparaître des images sur un mur et que le mur demeure infranchissable. Pierre embarqué dans son récit voudrait réveiller pour la jeune fille dont l'attention l'émeut le cœur du voyage... Or le cœur du voyage est une brûlure et tout ce que Pierre décrit ou tente d'expliquer la dissimule. Il parle, il parle et il est accablé par l'opacité du mur contre lequel viennent rebondir les mots... Pour la première fois l'embrase et le consume le désir d'amoureuement partager, au pied du mur, son désarroi... Long silence. Brouhaha des conversations dans le salon. Et puis :

Pierre : *Vraiment... Vous ne chantez plus ?*

Viviane : *C'est que... J'ai fait naufrage.*

Pierre : *Un iceberg ?*

Viviane : *Pire que cela. Un menteur.*

Pierre : *Moi aussi j'ai fait naufrage.*

Viviane : *Une menteuse ?*

Pierre : *Oui, mais sans corps.*

Viviane : *Une vue de l'esprit ?*

Pierre : *Une généreuse illusion.*

Viviane : *Généreuse ? Et elle mentait ?*

Pierre : *La réalité s'est imposée. Elle tue.*

Viviane : *Reste peut-être le violon...*

Pierre : *Reste peut-être le chant...*

C'est ainsi que Pierre a trouvé le moyen de revoir Viviane. Il voulait bien reprendre son violon, si c'était pour accompagner son chant.

Iris n'a jamais su comment son futur père a prononcé, après avoir laissé parler durant des semaines l'archet sur les cordes, les trois mots si lourds de douleur possible, de joie imprévisible, d'incalculable avenir : *Je vous aime*. Est-ce que sa future mère l'a laissé lui prendre la main, l'effleurer de ses lèvres? Est-ce que le bourgeon d'un premier baiser s'est entrouvert? Est-ce que les corps ont tressailli? Les corps! Les corps bien élevés se taisaient en ce temps-là et restaient à la place imposée : l'obscurité.

En plein jour par contre a sifflé le vent qui fait froid dans le dos et fige le sang dans les artères. Il est tombé sur l'amour musicien quand le fils du modeste horloger a demandé à l'entrepreneur cossu la main de sa fille.

L'entrepreneur : *On me dit, Monsieur, que vous avez fréquenté les rouges et les pacifistes. On me dit que vous avez embrassé pendant trois ans la carrière peu recommandable de matelot dans la marine étrangère. On me dit que votre famille n'a jamais réussi à s'établir dans une durable aisance. On me dit que vous avez appris le métier d'horloger, qui ne procure pas de grands bénéfices et ne permet qu'à des inventeurs d'exception ou des industriels de s'élever au-dessus du monde ouvrier. On me dit que votre père n'est pas propriétaire de son atelier et que sa clientèle ne s'étend pas au-delà de la rive droite, où le bien-être est rare et le luxe inexistant. Tout cela m'inquiète, Monsieur. J'espère que vous ne bâtissez pas votre fortune à venir sur la part d'héritage de ma fille? Sachez, Monsieur, qu'elle n'héritera qu'après le décès de mon fils et associé. N'ayant jamais manqué d'honorer l'ordre le plus favorable au progrès des affaires je vous avoue, Monsieur, que je ne comprends pas l'inclination de ma*

fille pour un homme aux convictions suspectes, dont la solidité sociale et financière est douteuse. Cependant mon ouverture d'esprit m'interdit d'user de mon autorité pour la contrarier. Elle a choisi de lier son destin au vôtre. Elle est décidée à braver les commandements de la raison. Dieu fasse qu'elle n'ait pas à s'en repentir.

Iris n'a pas connu ce grand-père entrepreneur, seulement son ombre. Elle a régné sur les parents et empoisonné leur existence jusqu'au tragique dénouement.

Pierre n'a eu de cesse de prouver qu'il était capable de s'élever par ses mérites, à force d'intelligence, de volonté tenace, de sérieux exemplaire, tandis que son épouse avait pour obligation de mener une bonne vie et de se montrer heureuse aux côtés de son époux.

La brûlure ? N'en parlons plus !
Le cœur du voyage ? On s'en passera !
L'amour musicien ? Il pleure un peu
Un petit peu
De temps en temps
De moins en moins
Et plus du tout

Iris enfant allait parfois chercher son père à l'École d'Horlogerie où il enseignait et dont il allait devenir, plus tard, le directeur. Pas de bleus de travail dans cette école professionnelle à l'architecture sévère et imposante mais des blouses blanches, les mêmes pour les quelques jeunes filles et les nombreux jeunes gens. Iris est fière de son père qui n'est pas un chirurgien plus ou moins capable de réparer les corps mais le constructeur de minuscules rouages d'une savante précision, en parfait accord avec les mouvements de l'univers. Ces minutieuses mécaniques ne mentent pas. Elles ne disent pas de sottises. Elles ne rêvassent pas.

Elles ne déçoivent pas. Elles sont perfectibles et toujours en phase avec les progrès du savoir. Iris est impressionnée.

Cependant les merveilles de l'École d'Horlogerie manquent de chaleur, si on ose dire. En tout cas ni le maître qui déambule ou se penche sur les établis pour contrôler le travail, ni les apprentis n'ont l'air d'enthousiastes inventeurs d'un nouveau monde. Contrainte et discipline plus qu'effervescente liberté règnent dans la salle aux grandes verrières, aux lumières puissantes alignées au plafond, aux petites lampes individuelles dirigées à volonté par chaque blouse blanche. Un ennui indéfinissable est à l'œuvre, où Iris reconnaît ce qu'elle éprouve elle-même devant le père qui sait, définit les règles, explique les méthodes et ne retarde jamais ni n'avance déraisonnablement. Quand un élève en faute ou une indocile gamine lui résiste : gare aux yeux bleu glacier !

Iris aime mille fois mieux le père du dimanche, qui l'emmène en promenade avant le repas de midi. Ils vont se balader tous les deux le long du Rhône ou du lac. Avant de partir le père coupe en petits morceaux le pain sec de la semaine. Iris le recueille dans un sac en toile et c'est elle qui d'un ample geste le fera s'envoler vers les cygnes toujours un peu pompeux, les couples de canards et les mouettes criardes.

En hiver, par les grands froids, le pain laisse la place à une provision de noix et noisettes, soigneusement décortiquées et triées sur la table de la cuisine par les deux complices. Père et fille se rendent ces jours-là dans l'un des grands parcs où il n'y a quasiment personne en fin de matinée, par ce temps. On se croirait, sous la neige, dans un lointain royaume, oublié à deux pas du trafic. Plus question de se démener joyeusement en distribuant à la volée le contenu du sac à pain. Debout à côté d'un grand arbre couvert de neige, le père tient la boîte où Iris puise les bouts de noix et noisettes. Le bras tendu, la main ouverte, Iris expérimente la difficulté du silence et de l'immobilité. Car ce sont les mésanges

et les écureuils qu'on vient nourrir sous le grand arbre et il s'agit de ne pas leur faire peur si on veut partager le plaisir de les voir s'approcher. Il faut du courage pour rester parfaitement tranquille car le froid pince et mord. Soudain on oublie les pieds glacés, le bras qui se paralyse, l'esprit en hibernation. Les petites boules jaunes et bleues sont apparues. Elles sautillent d'une branche à l'autre... s'arrêtent... volettent au-dessus de la main tendue bien à plat et tout à coup piquent l'offrande et partent à tire d'ailes... Quel plaisir! Avec les écureuils le plaisir est plus troublant encore. La petite bête est restée un bon moment sur une branche en hauteur. Tout à coup elle virevolte en bas de l'arbre dont la neige dégringole sur son passage. Elle s'immobilise là où une grosse racine fait une bosse à côté du tronc. Elle est prête à remonter en vitesse à la moindre alerte. Ses petits yeux noirs épient les visiteurs. Son panache en feu frémit mais l'écureuil n'entre pas en action. Silence. Trois bonds en zigzag... Est-ce que la bête s'enfuit? Non! Un clin d'œil du père fait savoir que la voilà derrière le dos de la petite fille immobile, dont le cœur bat la chamade. Un bond encore et l'écureuil grimpe sur l'épaule d'Iris qui ne doit pas l'effaroucher en tournant la tête et par conséquent ne le voit pas mais sent tout près de son oreille une flamme tendre, qui l'embrase d'infinie stupeur. Elle a envie de rire et les larmes lui montent aux yeux. L'écureuil s'immobilise un instant avant de courir le long du bras qui balance un peu sous son poids et de faire tomber tout ce qui est dans la main. Hop! Le voilà de nouveau au pied de l'arbre où il se met à grignoter ici, grignoter là, puis tient entre ses pattes un entier cerneau de noix qu'il déguste à petits coups de dents, sans crainte mais pas tout à fait apprivoisé puisqu'il ne quitte pas des yeux les deux amis changés en arbres, ou plutôt en frêles arbrisseaux...

Dont la longue patience révèle un instant...
Et pour toujours la poignante...
Étrangeté du monde...
Libéré de la domination.

L'initiation à l'immobilité silencieuse ne se limite pas au dimanche matin en hiver. Durant la petite enfance d'Iris elle a lieu tous les soirs, au moment du coucher, grâce au ruissellement de la parole maternelle dans la chambre à la lumière éteinte : une grotte à l'intérieur de la montagne sans nom.

Pendant que le père lit le journal au salon ou écoute la radio, la mère s'assied sur le lit d'Iris et raconte des histoires. Des vraies, des inventées, des bibliques, des modernes. On dirait une autre mère. Plus rien à voir avec la femme pratique, affairée à tout organiser, qui se crispe si ça ne fonctionne pas comme elle veut. Rien de commun non plus avec la mère qui parle des heures au téléphone ou s'enferme pour ses exercices de méditation, comme elle dit. La mère qui raconte devient étrangère aux pointilleuses routines de la propreté et de la mise en ordre mais aussi aux subtilités et coquetteries de la conversation sérieuse ou frivole. Elle ressemble plutôt à la bonne cuisinière qui ne suit jamais parfaitement la recette. La saveur est donnée à ses plats de résistance et ses desserts dans la mesure où elle s'abandonne savoureusement. Ces savoureuses générosités féminines paraissent toutes naturelles... tant l'étrangeté du dépassement de la nature et de l'art est peu spectaculaire. La mère qui ne se soucie pas d'être une conteuse hors pair ne domine rien et ne touche plus terre. Elle ne part pas non plus dans des rêveries bleu ciel, ni des envolées fantastiques, ni de guerroyantes aventures. La mère fait surgir sous la montagne sans nom des échos sans commencement ni fin. La mère qui raconte est une rivière en création dans la grotte peuplée de voix lointaines, une rivière avec des détours, des remous, des chutes dont le grondement réconcilie avec le pire...

Alors la rivière s'élargit en étendues
Si calmes et en lenteurs si belles
Que le sommeil arrive
Et donne la paix

Iris adolescente n'a plus accès à la simplicité tout feu tout flamme et fraîche comme le bruissement des eaux. Ses père et mère ne semblent pas regretter les dimanches aux écureuils ou les contes de la montagne sans nom. Les légers visiteurs de l'enfance ne doivent-ils pas s'effacer par la force des choses, maintenant que leur fille grandit? Par la force des choses ne convient-il pas de s'atteler rapidement et sérieusement à de profitables occupations? La force des choses! Hélas! L'ombre de l'entrepreneur défunt est sur le point de prendre entière possession de la réalité.

Le père est encore monté en grade. Il n'a plus le loisir de penser à autre chose qu'à l'École d'Horlogerie dont il est maintenant le haut responsable, en contact avec les autorités de la ville et du canton. La mère se fane. Iris lui fait sentir que la famille est un truc démodé, aux relents de sacristie. Elle a peut-être raison? La mère tourne dans sa cuisine et puis se pose devant la télévision. Ses poulets fadasses et ses grillades sans imagination lassent autant que ses propos déprimants. Elle ne rit plus : elle grince.

Quelques années plus tard la mère entre en possession de la fameuse part d'héritage. Vincent, son frère, en a eu par-dessus la tête de la sacro-sainte entreprise paternelle, pas assez rentable et par conséquent sans avenir. Il a tout vendu. Avec sa part du capital et son expérience des affaires il s'est lancé dans la finance. Et que ça saute! Pour l'instant Viviane lui donne à gérer la fortune qui lui revient. Les bénéfiques pleuvent. Pierre et Viviane, loin d'être obsédés par l'argent et pas snobs, sont tout de même ravis à l'idée d'emménager dans un plus grand espace. Viviane s'occupera de donner réalité à la villa idéalement conçue pour la bonne vie. Ses fenêtres s'ouvriront sur un plaisant jardin. On ne s'établira pas en pleine campagne mais on ne sera plus harcelé par la ville. On profitera de tout ce qui s'y passe de bien et on sera protégé de ses désagréments.

On a les moyens maintenant... On a le choix...

Viviane se sent enfin quelqu'un qui compte dans le jeu social, pas seulement une aimable ou grinçante figurante. Elle achète un beau terrain bien situé. D'autres le convoitaient. Elle est fière de l'avoir obtenu. Elle fait construire. Elle donne du travail. La voilà dans l'action et visiblement utile. Elle discute avec les architectes. Elle étudie les plans. Elle exige des modifications. On la prend au sérieux. On tient compte de ses idées. On voit qu'elle a la tête sur les épaules et qu'elle sait se faire obéir.

La villa sera son œuvre à elle, son enfant qui ne la quittera pas, son port d'attache sous le ciel immensément fuyant.

Le chantier s'ouvre. Viviane a reçu un casque jaune et ressemble à un bouton d'or quand elle se promène autour du trou béant puis des murs qui commencent à s'élever. Elle est là presque tous les jours, à parler avec les maîtres d'œuvre et surveiller l'avance des travaux. Ce qu'elle ne sait pas, elle l'apprend très vite. Elle s'informe de tout. Ses connaissances, dans des domaines qui lui étaient complètement étrangers, s'élargissent remarquablement. Bientôt, sans passer pour une bavarde à tête creuse, elle peut discuter maçonnerie, charpente, isolation, plomberie, chauffage, etc. Elle en sait long aussi question cadastre, droits de passage, mesures de sécurité, assurances, hypothèques, etc. Elle se prend même si énergiquement en main qu'à plus de cinquante ans elle passe son permis de conduire et s'achète une voiture, petite, pratique, parfaite pour aller et venir de l'appartement au chantier.

Viviane est fière et il y a de quoi! Elle n'a plus rien d'une femme d'intérieur. Rien d'une docile. Rien d'une apeurée. Elle en a fait, du chemin!

D'ailleurs elle ne va pas en rester là. Elle compte s'initier au monde de la finance pour faire prospérer elle-même ses avoirs en soutenant des projets utiles à un développement bien pensé. Une

idée lui vient encore, qui ne tient pas de l'utopie : pourquoi ne ferait-elle pas bénéficier de son expérience d'autres propriétaires de futures villas, qui n'ont pas la possibilité de surveiller eux-mêmes les travaux? Elle songe à créer un Bureau de Conseils en Construction Individuelle. Sur le versant descendant de son existence une carrière se dessine soudain pour elle, qui ne veut plus se passer d'un rôle visiblement actif et d'une responsabilité reconnue.

Oubliés les exercices de méditation? Pas du tout! Ils reprendront à la villa quand les rideaux seront posés et les meubles installés. Une pièce a été prévue pour se retirer de temps à autre à l'abri des devoirs astreignants, des déceptions possibles, des inévitables fatigues. Avec un lit de repos, tout simple, et une petite fenêtre voilée de blanc elle sera paisible comme une cellule monacale mais sans croix. Viviane est spirituellement évoluée. Elle n'a plus besoin de la mort pour entrer dans la sérénité. La villa, son œuvre, en témoignera. Quand des arbres déjà en force, aux essences harmonieusement diverses, auront été plantés aux bons endroits et prospéreront entre les massifs de fleurs aux couleurs bien choisies, villa et jardin léviteront dans l'esprit des passants comme un poème persan. Quelle meilleure publicité pour la nouvelle carrière?

Chacun dans la famille possède à présent son indépendance, autrement dit ses propres satisfactions et soucis, que les autres ne partagent pas. L'École d'Horlogerie pour le père. Pour la mère la villa. Pour Iris les amours et les études. Elle est mignonne et choisit les hommes qui lui plaisent. Aucun ne lui a vraiment fait perdre la tête. Elle se débrouille bien à l'Université. Les parents sont fiers d'elle mais la rencontre sous la surface affairée a quasiment disparu. On ne s'en inquiète pas. Les profondeurs sont sauvées puisqu'Iris maîtrise déjà les méthodes et mieux encore le vocabulaire de la psychanalyse, dont elle veut faire son métier. Pas de rencontre non plus autour de la table ronde pour les repas. Il y

a maintenant une efficace Tunisienne pour remplir le frigo et préparer des plats à réchauffer. On les prend rarement ensemble ou alors en vitesse. On est trop occupé pour s'enliser dans des conversations sans profit. On a le choix d'échanger des idées avec qui on veut. On s'excite à échanger. On vit dans une fourmilière d'échanges et d'intelligents défis. Par la force des choses on est obligé de réfléchir à quantité de problèmes et d'avoir comme les mouches un angle de vue multiplié. On fait face mentalement à l'extrême complexité du monde. On s'en trouve grandi.

Par la force des choses
On appartient
Au spectacle de la liberté

Arrive le jour où Viviane éblouie reçoit tous les jeux de clefs donnant accès à la villa. Plus d'échafaudages ni de matériaux empilés aux alentours. Elle est chez elle, dans un bel endroit, couronnée par une heureuse fierté. Les pièces vastes et claires aux parquets couleur de miel sont encore vides quand s'épanouit dans le cœur de Viviane l'idée d'une petite réception inaugurale dans le jardin. Le jardin certes n'est pas encore aménagé mais un fleuriste viendra disposer des arbustes en pot et d'énormes bouquets de pivoines pour faire oublier le désert des plates-bandes et le manque d'arbres. Prévisions météo favorables pour la fin mai. Pas d'instabilité du côté des Açores. Tout va bien. Le vendredi soir de la réception peut être fixé. Les visiteurs ne saliront pas l'intérieur avec des souliers boueux. C'est parfait.

Viviane a convié les architectes et les maîtres d'œuvre. Son frère bien entendu et tous les neveux et nièces, s'ils veulent venir. Vincent a divorcé deux fois et on fera connaissance avec les enfants de sa partenaire actuelle. Le vieux beau-père horloger, veuf depuis plus de vingt ans, sera là pour répéter qu'il n'a pas

régler sa montre sur la réussite, lui. On le supportera. On encaissera aussi les bons mots de Jeannot-Sapin, comme se fait appeler le jovial frère de Pierre, qui vend du bois de chauffage, et les gentilles platitudes de Suzette, la belle-sœur convertie à l'humilité par les Saints du Dernier Jour. Il y aura la parenté plus éloignée, les amis de longue date et les futurs voisins, tous des gens intéressants et si sympathiques... On a vraiment de la chance!

Au fond, ce sera une occasion unique pour dépasser le vieux ressentiment de Pierre à l'égard de Suzette et faire plaisir à Iris, longtemps fâchée contre son père qui refuse d'aller en visite chez son frère, qu'il voit de loin en loin au café, tant l'exaspère l'inférieure pipelette, comme il dit. Or Iris aime bien sa tante Suzette. Quand elle était petite, c'est elle qui l'emmenait voir le Père Noël. Il ne s'était pas encore multiplié jusqu'à perdre sa bonhomie vaguement inquiétante. Il trônait au dernier étage d'un Grand Magasin du centre-ville. Au moment de l'approcher dans sa grotte dorée gardée par deux hauts sapins ruisselants de lumière et deux anges, Iris qui avait longuement fait la queue défaillait d'émerveillement. Elle palpitait comme un oisillon quand passe sur la forêt l'ombre de l'aigle. Ses yeux dilatés se noyaient dans un nuage rouge et blanc. Le mystérieux bourdonnement des graves paroles du patriarche la ranimait au bord de la mort et elle bégayait que oui, elle avait été bien sage. *Qu'est-ce qu'il t'a dit?* Iris ne répondait pas. Au sortir de l'antre lumineux un extatique effarement l'empêchait de se rappeler les formules magiques. La tante Suzette riait.

Plus tard, quand le Père Noël ne faisait plus frissonner, c'était en été qu'avait lieu la sortie annuelle, sans laquelle Iris n'aurait pas connu les joies du pédalo. Le père, moqueur, grimaçait.

Le père : Toi aussi tu vas baratter le lac à coups de mollets, avec la championne du pédalo? L'engin vulgaire et ridicule a évidemment tout pour plaire à cette inférieure pipelette de Suzette!

Viviane, désolée du malentendu entre père et fille au sujet de la bien gentille Suzette, pourvoyeuse des tours en pédalo, a fini par révéler à Iris le fin fond d'un apparent mépris, non pas de classe, comme il semblait, mais enraciné dans l'intimité d'une décevante expérience. Quelques jours avant le mariage de son beau-frère, l'agaçante Suzette s'était crue maligne d'étaler devant sa future belle-sœur les clichés de l'époque sur la nuit de noces. Elle avait pris le ton de la conspiratrice éplorée...

Suzette : Tuante est la première pénétration ! Du sang ! De la souffrance ! Un inévitable écœurement ! Mais après... ça s'arrange, ma petite Viviane... on s'habitue et si tout va bien... ce n'est plus tellement déplaisant.

Or la petite Viviane est une douillette, impressionnable à l'excès... Finalement c'est Pierre qui a réellement souffert, ayant dû apprivoiser sa jeune épouse pendant trois nuits avant d'oser la délivrer de sa virginité et surtout de sa crispation, ennemie des voluptés. Voilà la déconvenue qu'il n'a jamais pu pardonner à l'inférieure pipelette !

Ayant à l'esprit la fête en préparation à la villa, son œuvre, la nouvelle Viviane se dit qu'elle n'a vraiment plus rien de la petite effarouchée dans les bras de l'homme qui fait peur. Avec les hommes, pendant les travaux, elle a pu nager comme une sirène au milieu des poissons, petits et grands. Une sirène convenable, bien entendu. Viviane ne cherche pas à envoûter l'univers masculin avec des chants sensuellement périlleux. Il n'empêche qu'elle se sent maintenant dans la course et ne fait plus figure de morne ménopausée à côté de sa fille dont l'intelligence et le charme jouent avec tant de facilité la musique de la jeunesse.

À propos, la tante musicienne, viendra-t-elle ?
Viviane depuis longtemps ne lui a pas fait signe.
Irréprochable excuse de la villa... Elle téléphone.

La tante musicienne : *Ma chérie! Quel plaisir! Une invitation? Mais je ne vais plus nulle part! Je suis bien branlante, tu sais. Avec mes vieux doigts de traviolo j'ai même du mal à jouer. Tant pis pour les fautes... Je joue et l'imperfection est dépassée. Je finirai par mourir devant mon piano. En attendant je me rappelle souvent le concert dans mon ex-appartement de la Grand Rue et la rencontre de Pierre et de Viviane. Sur la plus haute branche... le rossignol chantait! Tu la connais, Viviane, cette vieille chanson française, une vieille chanson d'amour et si tragique? Je ne veux pas d'un comte... encore moins d'un baron.... Je veux mon ami Pierre... qui est dans la prison... Mais tu t'appelles Viviane, pas Jeannette, et il est question d'une villa, pas d'une prison...*

Le soir de la réception approche. Le soir est là. Tout est prêt. Viviane dispose d'une heure entière pour se détendre en attendant Pierre et Iris qui ont promis d'arriver les premiers. Les meubles de jardin ont été livrés et c'est le moment de profiter de la superbe chaise-longue métallique aux coussins ivoire. Quel confort! Même la clôture est élégante, blanche comme celle d'un parc où s'ébattent des pur-sang avec leurs poulains. Le fil électrifié qui à la moindre tentative de la franchir donnera l'alarme en même temps qu'une sérieuse secousse aux indésirables est si efficace qu'on a pu éviter d'élever une barrière trop haute, déprimante pour tout le monde.

On est si bien chez soi... sur son terrain à soi...
Et on n'offense pas l'aimable étranger de passage...
Ni le promeneur qui rêve d'une discrète propriété.

Ainsi, dans une parfaite sécurité, se déploie la conviviale fierté de Viviane, dont toutes les fibres épousent la volupté de vivre. Il semble, en cet instant béni, que la souffrance et le mal n'existent pas ou jamais plus ne troubleront son âme.

La clarté du jour s'atténue sans disparaître et le soir doré s'alanguit comme une déesse dans un tableau du Titien. On voit

le Mont-Blanc régner dans le lointain et la douceur toute proche onduler vers le lac dont le bleu se devine derrière un écran verdoyant. De toute beauté ce cadre ! Et quelle paix !

On entend à peine le roulement des trains. La villa repose comme un nuage amarré dans la gloire du crépuscule.

Et si tout se détraquait ?

Brusquement Viviane se sent saisie et possédée par la peur.

Une peur implacable. Absurde. Folle.

Elle a peur que Pierre reste accroché à l'un de ses dossiers, prétendument urgent. Peur qu'Iris ait rechigné à quitter ses jeans et baskets pour s'habiller un peu élégamment. Peur que la grande voiture qui n'est jamais tombée en panne refuse de se mettre en marche. Peur d'un dieu, d'un démon, d'un tueur, d'une perverse, d'une explosion toxique. Peur de perdre la raison.

C'est comme un fouet qui la fouette à l'intérieur. Un fouet si puissant que Viviane a peur de tomber raide morte si elle ne revient pas tout de suite à l'appartement. Il lui faut absolument s'assurer que l'ennemi de la bonne vie n'est pas en train de manipuler Pierre et Iris pour désaccorder l'instrument de sa joie et la déshériter de l'ultime accomplissement. D'ailleurs c'est bien d'arriver ensemble à la villa, en se donnant le bras tous les trois...

Iris et son père détestent être surveillés.

Maussades, ils font exprès de freiner le mouvement.

La nervosité croît. Finalement les portières claquent.

Iris à l'arrière ne peut pas s'empêcher de piquer comme une guêpe. Elle dit qu'elle s'en fiche de la villa comme de sa première culotte et de la ville entière comme d'un nid de souris blanches, qui naissent avec une montre à la patte. De toute façon elle va boucler son sac à dos. Elle va se tirer à l'étranger, le plus loin

possible. Et pas toute seule! Elle embarquera son amant du moment, pour le grand frisson!

Le père démarre en trombe, serrant les dents. Les pneus crissent furieusement. La mère au comble de la panique n'ose pas envoyer au diable son enragée de fille, n'ose pas hurler contre le forcené au volant et n'ose pas regarder la route devant elle où se dresse la colossale tromperie de la bonne vie.

C'est à moins de cinq cents mètres de la villa que la puissante voiture dont les occupants ont le cœur au point mort a percuté un mur.

La mère a été tuée sur le coup.

Le père ne bouge plus.

Il a le front ouvert et les deux mains brisées.

Iris la rescapée va être précipitée dans le vide.

Cependant, avant d'ouvrir les yeux et de s'effondrer, elle a entendu comme en rêve, dans le silence qui a succédé à l'assourdissant désastre... un merle.

Il n'avait pas fui. La peur n'avait pas vaincu sa simplicité. Quoique terrifié, il ne s'était pas envolé ailleurs, loin de sa compagne, loin du nid dans l'arbre tout proche, loin des frêles petits. L'énorme fracas l'avait fait taire, par la force des choses... Mais soudain...

Il reprenait le fil de la vie
Il lançait des flèches liquides
Et scintillantes

Il chantait

L e t o u r d a n s l ' î l e

Quand elle entend la clarinette, Iris pour la première fois se souvient du merle et elle pleure, la tête penchée vers son assiette, sans que personne autour de la table ne s'en aperçoive. L'instrument fracassé, en elle, s'est remis à vibrer. Une note limpide s'en échappe. Elle rejoint l'élan de la clarinette semant sa musique espiègle au-dessus des convives attablés dans la cour d'école. Ils prêtent peu d'attention aux musiciens, occupés qu'ils sont à rivaliser de plaisanteries sur les poivrons farcis avec beaucoup de riz et peu de viande : le plat de chaque soir depuis dix jours dans cette petite île de l'Adriatique, au large de Zadar, accueillant des jeunes en vacances pas chères, surtout des étudiants venus des grandes villes où les universités ont fermé pour l'été.

Deux amies d'Iris l'ont entraînée là dans l'idée de lui redonner goût à la vie, après une année passée à s'occuper de son père dépossédé de sa femme, de son travail et même de son intelligence, qui par moments s'éclipse, le laissant plus démuni qu'un corps absent dont l'ombre continue d'errer sur la terre.

Pour finir, dans un ultime effort de volonté, il a demandé à entrer dans une pension médicalisée, même s'il est bien plus jeune que les autres résidents, des vieillards qui ont eu le temps de s'habituer à perdre leurs forces, leur indépendance, leur maîtrise d'un métier. Solitaire dans sa tour aux lumières mourantes, l'ex-virtuose de l'horlogerie et directeur d'une école réputée est saisi d'angoisse à l'idée des vieux infirmes à la parole confuse dont il va partager l'existence routinière, réglée par des professionnels du sourire, qui se dévouent à heures fixes. Il n'attend plus que de

perdre les dernières lueurs de lucidité pour ne plus mesurer l'absurdité de la débâcle, à partir du beau rêve de la famille heureuse et prospère, installée en toute sécurité dans la carrière et la villa.

Maudite villa! Le père et la fille n'en parlent jamais. On laisse Vincent, l'héritier du sens des affaires, la vendre et continuer de gérer la fortune de feu l'entrepreneur, ennemi des élans inconsidérés et des mariages sans profit. Iris a l'intuition que cette magie de l'argent, dans les mains avidement expertes, va mal tourner. Comment? Elle n'en sait rien. Elle va de l'avant, cahin-caha. Elle a du mal à travailler pour ses examens. Est-ce qu'elle croit encore à la science des profondeurs? Plus rien n'est sûr. En tout cas elle ne pense plus à se tirer à l'étranger, le plus loin possible... L'amant qu'elle prétendait emmener, elle ne le voit plus. Du grand frisson des corps en torride échappée, qu'est-ce qu'il reste à présent sinon la mort de la mère et le désespoir du père?

Iris un an après l'accident se retrouve au milieu des valises, des sacs, des cartons, dans l'appartement qu'elle va quitter quand son père sera installé ailleurs. Elle passera trois semaines sur la petite île dalmate puis reviendra à Genève. Elle a trouvé à louer, pas loin de la pension, une chambre meublée. Elle ne veut plus vivre entre les murs de l'ancien appartement, délaissé par la disparue que l'héritage avait libérée de son enfermement dans la passivité pour bâtir du neuf.

Iris est dévastée de questions sans réponses en pensant à sa mère si lasse et désenchantée, que la mise en route de la villa, sa construction personnelle, avait rajeunie. La mère enfin pouvait laisser s'épanouir en elle l'entrepreneuse, la dynamique, la bâtisseuse. Tout être ne reçoit-il pas en héritage le devoir d'élargissement de l'horizon humain? Les talents et capacités de la mère se multipliaient. Elle resplendissait d'énergie. Alors pourquoi la panique a-t-elle pris le dessus? Pourquoi la diabolise

à l'arrière de la voiture s'est-elle moquée des bienfaits de l'héritage? Pourquoi la fureur a-t-elle aveuglé le père au volant, vexé par la désinvolture affichée par sa fille?

Pourquoi la tragédie?
Pourquoi l'immense désarroi
Le même peut-être qui affolait
Les cœurs désarmés
Dans les premières secousses
D'une guerre mondiale?
Pourquoi le précipice ouvert?
Pourquoi l'irréparable?

Arrive le dernier soir dans l'appartement fantôme. Plus de lampadaire ni de lustre au salon mais une ampoule au bout d'un fil. Partis aussi les quelques meubles qui peuvent entrer dans la chambre du père à la pension. Les autres, large canapé... grands fauteuils... haut miroir où se reflète une paroi privée de ses tableaux, dont la marque pâle dessine trois rectangles aveugles sur le papier peint maussade et fatigué... bibliothèques partiellement dégarnies où les nombreux livres abandonnés essaient de se soutenir encore les uns les autres ou sont déjà tombés en désordre... commode ventrue dont le dessus de marbre rouge laisse voir une vilaine tache que ne dissimule plus le beau vase à ramages, orphelin des bouquets graciles ou généreux... bref, tout ce bric-à-brac est destiné à être emporté par les déménageurs d'Emmaüs, au profit de leur communauté. Séparés de la mémoire intime qui leur donnait une histoire et une signification plus que pratique, revenus à l'état d'objets privés d'âme, ils seront exposés dans un hangar surpeuplé d'épaves d'appartements, observés par les foules de badauds plus ou moins acheteurs et finalement vendus. On dirait, entre les fenêtres dépouillées de leurs rideaux, des survivants sonnés par un bombardement, prêts à se disperser

dans des pays lointains, si quelqu'un, là-bas, veut bien d'eux. Et le violon? Malgré deux opérations et quantité d'assommants exercices de rééducation, le père n'a pas retrouvé le libre usage de ses mains précises et musiciennes, qui savaient les secrets des plus fins rouages horlogers et parfois, à Noël, se souvenaient des ferventes caresses de l'archet sur les cordes. Le violon aussi sera donné.

Or voilà que dans l'orchestre tsigane qui joue chaque soir sur la petite île des vacances et où se démènent un violon, une contrebasse et un accordéon sonne, imprévue, nouvelle au rendez-vous, la clarinette. Les trilles de la clarinette réveillent le merle et dans les larmes Iris revit non pas le choc mais tout ce qui a suivi, jusqu'à la dernière nuit de transit entre la maison morte, privée de la mère, et la maison où la vie du père, mise en berne, va s'éteindre à n'en plus finir ou bientôt peut-être, d'un seul coup.

Il n'y a plus rien à faire, cette nuit-là, sinon préparer une tisane aux vertus calmantes et se mettre au lit, chacun dans sa chambre, le cœur lourd. Les heures passent. Deux coups sonnent à l'horloge délaissée dans la salle à manger face à la table ronde et aux chaises qui accueilleront un jour, ailleurs, une famille moins tragiquement démembrée, on l'espère. Iris n'arrive pas à dormir. Elle entend du bruit dans la cuisine. Mais que fabrique le père, au lieu de chercher la paix dans son lit? Elle se lève. Le père en chemise de nuit à l'ancienne a l'air d'un échassier avec ses longues jambes grêles et nues jusqu'aux genoux. Il est en train de farfouiller dans une armoire. Il en sort une boîte métallique, peinte en noir et tout écaillée, qui contenait à l'origine du café. Le nom de la firme, en rouge, est depuis longtemps illisible et la tête exotique du cueilleur africain à peine reconnaissable. On voit un bout de son sourire blanc et rouge, le blanc de ses yeux, un peu du jaune de son chapeau. Dans cette vieille boîte, fidèlement à son poste du plus loin qu'Iris s'en souvienne, sont mis en réserve les bouts de ficelles ordinaires et de beaux rubans, soigneusement enroulés.

Il semble tout à coup au malheureux oiseau en chemise de nuit que l'enfer va l'engloutir s'il n'emmène pas demain ce trésor avec lui, dans le dernier sac.

Iris qui a travaillé pendant des jours et des jours à tout trier, emballer, empiler dans la camionnette de location, décharger, transporter, ranger non sans mal dans la nouvelle chambre où meubles et objets semblent manquer d'air comme les passagers d'un autobus bondé, Iris n'en peut plus de fatigue. Son sang ne fait qu'un tour.

Iris : Quoi? T'encombrer de cette vilaine boîte? Quand on ne sait pas comment on va réussir à fourrer le contenu de la dernière valise dans ton unique placard! Des bouts de ficelle! Des bouts de rubans! Comme si l'important n'était pas de se débarrasser des vieux bouts de tout qui ne servent à rien!

Le père qu'Iris a connu si imposant dans sa fierté part la tête basse en traînant ses pantoufles. Sans une plainte ni un reproche il se replie dans la chambre à coucher, où la mère n'est plus étendue à ses côtés.

La joyeuse clarinette délire dans le crépuscule et Iris pleure sans bruit. Un mur en elle se dissout. À travers une brume de larmes, discrètes, à peine visibles, Iris enfin mesure à quel point le génie de l'accord l'a désertée. Elle voit qu'elle n'a rien compris à cette boîte qu'elle connaît depuis son enfance, à ces ficelles communes et ces rubans des jours de fête, au soin pris à les enrouler, à ce respect des simples choses qui peuvent encore offrir leurs services ou du moins rappeler à leur façon le don de la vie qui se transmet de l'un à l'autre, s'échange, fortifie la patiente sollicitude...

Le talisman pour passer de l'autre côté
Sans être la proie des ombres indifférentes
Dont l'inferral empire se referme

La beauté de la vilaine boîte saute aux yeux, maintenant qu'il est trop tard. Sur le moment Iris n'a vu qu'un objet dérisoire, agrippé par un insensé. À présent elle a honte du malentendu qui l'a rendue stupide comme la plus sèche des ergoteuses. Elle se sent plus misérable dans ce rejet de la vieille boîte écaillée, pleine de ficelles pour les paquets défunts et de rubans pour les cadeaux absents, que si elle avait condamné tout le passé du père et de la mère à être éliminé dans l'immense incinérateur où finissent les ordures de la ville. Même si la tension, l'anxiété, l'épuisement, le désespoir expliquent son aveuglement elle se reconnaît plus misérable, infiniment plus misérable dans sa raisonneuse arrogance que l'écrasée par qui la tragédie est arrivée.

Le père non plus n'a pas pleuré, cette dernière nuit. La violence de la peine a empêché les larmes de couler.

Jamais Iris n'oubliera la torture de ces larmes enfermées dans les cœurs serrés par l'imminence et la fatalité de la séparation.

Quelle séparation? La clarinette se déchaîne et l'évidence de la séparation en est comme fissurée, tout à coup... D'ailleurs une main maternelle s'est posée sur l'épaule d'Iris. C'est Baka Maria, grand-mère Maria, venue écouter la musique dans la cour d'école qui sert de restaurant et puis, les tables une fois desservies et rangées contre les murs, de piste pour la danse. Elle dit qu'elle va s'asseoir sur un banc, là-bas, et réserver à côté d'elle une place pour sa préférée entre les trois amies qui logent sous son toit, à l'écart du village, de l'autre côté d'une oliveraie à l'abandon. Joëlle et Mathilde occupent une grande chambre de plain-pied, à côté de la cuisine, Iris une plus petite à l'étage, laissées vides par les filles et fils, partis depuis des années chercher des sous ailleurs, loin de leur île rocailleuse où n'abondent jamais ni les riches ni les fous.

Iris est seule à pouvoir parler, en italien, avec Baka Maria.

Quand Zadar s'appelait Zara, la toute jeune Maria a été domestique chez le *Commendatore*, chef des douanes dans cette ville au passé romain et byzantin, possession de Venise, puis de la France, puis de l'Empire austro-hongrois, puis devenue italienne en 1921 avant d'être occupée en 1944 par les Yougoslaves et rattachée trois ans plus tard à leur nouveau pays. Sur la petite île en marge de ces dominations successives et oubliée de toutes, Iris a gagné sans peine l'affection de la volubile grand-mère, restée en compagnie d'une chèvre, de quelques poules et d'un mari aussi peu causant que son âne chargé de petites tomates odorantes et de raisin aux grains dorés comme des gouttes de lumière au retour de la vigne et des champs, cultivés en commun. Dido Josip, grand-père Josip, ce vieux taciturne, a pourtant des yeux qui rient quand sa femme à bout de silence se met à discourir sur sa terrasse avec un plus vert compagnon : un lézard.

Baka Maria apprécie Iris pour son sérieux de *brava ragazza* qui ne s'amuse pas à tourner la tête de ces benêts de jeunes, qui ont tout appris dans les livres ou au cinéma et se croient des hommes ! Les deux autres amies n'ont pas la chance de paraître aussi irréprochables aux yeux de la vieille dame, fidèle admiratrice du Maréchal Tito mais dont les préjugés n'ont pas été le moins du monde émoussés par plus de vingt ans de gouvernement marxiste. Aucune indulgence pour Mathilde, soumise dès le premier jour à l'attraction d'un Parisien, étudiant en Sorbonne, dont les yeux clairs ont l'air de tout anéantir à force de clarté, ni pour Joëlle qui collectionne les admirateurs mais danse les slows les plus dangereux avec un irrésistible Yougoslave, l'un des seuls du coin à ne pas avoir dépassé la soixantaine. Ce beau ténébreux fait son service militaire dans la marine et profite d'une permission pour exercer son anglais en prenant du bon temps.

Baka Maria, mère honorée par cinq enfants et sept petits-enfants, n'a pas du tout envie de voir ça. Dès que la première partie de la fête, avec les danses convenables, se termine, que les lumières

langoureusement diminuent d'intensité, que le violon se met à miauler, l'accordéon à gémir et la contrebasse à sombrement souffler, comme elle dit, la vieille dame prend son sac, son châte, sa canne et dignement se retire de cette cour d'école transformée en douteux dancing à l'américaine.

Le plus souvent Iris, qui a ses raisons pour ne plus être attirée par le charme des fantaisies amoureuses mais n'en dit rien à sa grand-mère imprévue, en profite pour rentrer elle aussi, tenant le bras d'une Baka Maria aux anges. En récompense, elle a le plaisir de boire un ou deux petits verres d'eau-de-vie maison, offerts par Dido Josip, qui parle avec les yeux.

Ce soir-là chante la clarinette et Iris reste sur le banc après le départ d'une Baka Maria à la mine assombrie, moins réprobatrice que déçue d'avoir à parcourir le chemin du retour en silence.

Grâce à la vieille dame futée mais pas médisante, qui n'a ni les yeux ni la langue dans sa poche, Iris sait tout sur le clarinettiste, souvent présent dans la cour d'école mais pour la première fois dans l'orchestre avec son instrument dont les clefs lancent des étincelles. Il s'appelle Mirko. Il est l'organisateur de ces vacances sur l'île pour des jeunes prêts à vivre simplement si c'est pour pas cher.

Mirko est infirme. Tombé dans un ravin avec le camion qu'il conduisait depuis près de dix ans du nord au sud du pays pour transporter toutes sortes de marchandises, y compris de contrebande. Une nuit, loin de tout, les freins ont lâché. Mirko s'en est sorti grâce à son coéquipier, mal en point mais pas gravement blessé. Il avait sauté à temps par la portière. Sans se soucier du danger il a réussi à descendre jusqu'au camion qui fumait, à en tirer le camarade inconscient, à remonter le corps en trébuchant dans les rochers et les buissons. Pas une voiture ni une lumière à l'horizon. Il a marché longtemps, jusqu'à découvrir dans

le noir la silhouette d'une ferme. Il a failli se faire descendre par le paysan, réveillé par sa femme que terrifiaient les cris bizarres, à peine audibles, à peine humains, poussés par le camionneur à bout d'endurance.

Mirko est revenu à la vie avec la moitié du corps paralysé. Plus de camion. Plus de route. À trente-trois ans il lui a fallu rentrer chez sa mère, sur l'île aux chemins caillouteux où aucune activité ne pouvait convenir à un homme vissé sur une chaise dont les roues ne circulaient à la force du poignet que sur l'asphalte ou le béton, c'est-à-dire sur les quatre cents mètres entre le débarcadère, l'école et l'unique place entre cinq maisons à un étage, dont celle où vit sa mère, veuve d'un marin.

Limité à un parcours de quatre cents mètres au-dehors et dedans à l'espace de trois pièces en enfilade au rez-de-chaussée dont deux seulement sont pourvues d'une petite fenêtre, la cuisine n'ayant pour ouverture que la porte sur la rue, souvent fermée en hiver, le camionneur qui a sillonné les routes périlleuses, dormi dans toutes sortes de lits plus ou moins recommandables et n'a jamais craint de veiller avec son camarade sous les étoiles, la pluie, la neige quand il fallait attendre le sifflement d'un contrebandier en écoutant les chiens se répondre d'un village à l'autre, le camionneur séparé du voyage a pensé devenir fou. Peut-être l'était-il en effet quand il houspillait sa mère, de plus en plus méchamment, la traitant de grosse bête incapable de lire un journal, de penser plus loin que ses marmites à la mortelle tambouille, de parler d'autre chose que de ses soucis de vieille femelle sans le sou qui n'avait pris le bateau qu'une fois dans sa vie, pour accoucher d'un fils qu'elle aurait mieux fait d'étouffer entre ses jambes.

Son camarade camionneur fait un saut sur l'île dès qu'il passe par Zadar et dispose d'un jour ou deux de liberté, c'est-à-dire pas souvent. Un drôle de pistolet, dit Baka Maria. Pas de chez nous.

Pas chrétien. Brave quand même, puisqu'il a essayé de défendre la malheureuse mère contre la croissante dureté de son fils. Peine perdue! Aucune remontrance ni prière ne peut délivrer le fils...

Le délivrer de l'enfer d'être collé à sa mère...
Et de ne plus aimer la vie qu'elle a donné :
Un aller pour pas loin et retour à nulle part.

Jusqu'au jour où le camarade camionneur débarque avec un cadeau : la clarinette. Il l'a reçue d'un musicien qu'il a aidé à filer à l'Ouest par des sentiers de contrebandiers. Mirko n'a aucune pratique d'aucun instrument mais le désir de tirer quelque chose de neuf de ce tuyau à musique lui sert de maître et l'instinct du rythme se réveille, la nostalgie de l'accord frémit entre ses doigts. L'enfer ne disparaît pas d'un seul coup mais une issue s'entrevoit, qui rend moins pesante la condamnation à l'immobilité. Une mélodie se lève dans le chaos des profondeurs. Une plénitude inconnue s'annonce par instant, sur trois notes. Le début d'une mélodie laisse pressentir au désespéré...

Que le geôlier, c'est lui-même, pas sa mère, non...
Et la prison pas l'île sans avenir mais la pierre...
De sa propre tête où s'écrit la loi sans merci.

À partir de là le progrès ne s'arrête plus : progrès de la ferveur dans la musique, progrès de la paix dans la maison et progrès inattendu pour l'île qui n'a rien pour attirer les habitués du confort. Pas de sable ni de lauriers roses. Pas d'hôtel ni de restaurant et moins encore de bar. Aucun terrain de sport. Pas de vestiges historiques. Même pas une misère pittoresque. Zéro sur toute la ligne des valeurs touristiques.

Mirko aux jambes mortes, qui dans la cuisine de sa mère a plus qu'elle le temps de penser et dont les pensées ne se concentrent plus sur un nuage sombre, Mirko en vient à se dire que tout n'est

pas perdu, peut-être, pour une vie un peu plus riante dans ce coin du monde en dépérissement. Ainsi lui vient l'idée des vacances d'été à bon marché pour les jeunes des villes étrangères qui seraient d'accord de se contenter de l'unique plage de galets, au cas où ils ne sauraient pas s'élancer à la mer depuis les rochers qui bordent l'île de tous côtés. On les logerait chez les habitants, qui leur fourniraient de quoi manger le matin et un pique-nique pour midi. Le soir on leur servirait une copieuse salade de tomates, un plat chaud bien nourrissant, une pâtisserie ou une glace comme dessert. L'école, qui a fermé ses portes faute d'élèves, serait transformée pour ce nouvel usage. On y installerait une cuisine, des douches pour les filles, des douches pour les garçons et dehors, sous les pins qui ombragent la cour, des tables où la jeunesse et les vieux aussi pourraient siroter des cafés, des limonades, du petit vin de l'île tout au long de la journée. Le soir on allumerait une guirlande électrique et en avant la musique! Le camarade camionneur se chargerait d'amener deux ou trois tziganes, d'accord de jouer sans prétendre se gonfler les poches jusqu'à les faire craquer.

Ce projet s'adapte parfaitement à la politique de croissante ouverture du pays, communiste encore à l'époque mais en dissidence dans le bloc uni derrière le rideau de fer. S'il y a déjà des tensions ethniques, rien n'annonce la violence des futurs conflits, la guerre d'une effarante cruauté, le démembrement, la fin de la Yougoslavie. L'équilibre à peu près paisible entre les régions semble devoir durer indéfiniment. Mirko reçoit donc sans trop de peine le soutien nécessaire de la part des autorités. Les villageois ne rechignent pas trop à tenter l'aventure, pour ne plus se sentir des laissés pour compte, isolés sur leur caillou. Quand Iris et ses amies débarquent, ce coup de jeunesse donné à l'île des vieux est en route depuis deux ans et ne suscite plus guère d'opposition, même si les habitants doivent supporter des filles en tenues pas catholiques, des garçons à lunettes noires qui disent à peine bonjour et des couples qui s'enlacent en public. Soupçons des

patriarches et des grands-mères... Voilà où mène le capitalisme... Quant au socialisme, c'est du pareil au même... Partout les bonnes mœurs fichent le camp!

Baka Maria s'est empressée d'éclairer Iris qui ne comprenait pas pourquoi Mirko, jusqu'à ce soir, n'a pas sorti sa clarinette pour se joindre à l'orchestre. Iris en suivant la mélodie devenue tendre et vibrante de nostalgie repense à ce qu'a dit la vieille dame avant de s'en aller seule, en claudiquant plus fort que d'habitude...

Ce soir, le camarade camionneur est là! Il est arrivé avec le bateau de midi. L'ours assis à côté du podium, c'est lui. Drôle de pistolet, je n'ai pas peur de le répéter. Il a un nom bizarre. Pas chrétien. Il n'est pas pour autant ami du diable et des diableries, je veux bien. Mais quand même, je ne m'y fierais pas. Tous les ours ont l'air tellement gentils... jusqu'au jour où la bête sauvage se réveille... et bing! Et bang! Et pan! pan! pan! D'ailleurs cet ours là a tabassé deux policiers. Il est resté plusieurs mois à l'ombre. Ça aurait dû le faire réfléchir... eh bien, pas du tout! Il continue son micmac de contrebande! En plus il n'est pas marié, à passé trente ans! Hier son camion, qui emmenait un chargement de pastèques, est tombé en panne. Il l'a fait remorquer jusqu'à un garage mais pour les réparations, dans ce pays, il vaut mieux ne pas être pressé. Il en a profité pour se faire emmener gratis jusqu'à Zadar... et le voilà! Il repart après-demain, avec le premier bateau, celui qui amène le pain, à sept heures. Je me demande dans quel état il va retrouver ses pastèques... Mais il s'en fiche, de ses pastèques... Tout le monde se fiche de tout dans ce fichu système...

La clarinette lance la dernière note, déchirante.

Pause. La plupart des couples restent en piste, immobiles, mains détachées un instant des épaules ou des hanches. Quelle musique va les souder à une nouvelle et irrésistible langueur? Iris, qui n'a pas envie d'être invitée ni de refuser une danse comme si

la suavité de la nuit l'effarouchait, se fait toute petite et fixe le bout de ses sandales. Quand la musique reprend et que la clarinette s'enivre de sensuelle mélancolie, que tous les couples se balancent comme en dormant, que l'ombre se densifie comme si l'ancienne école devenait un palais des songes au fond de la mer, Iris se croit tranquille pour un moment et lève les yeux. Elle regarde du côté de l'ours, qui l'intrigue. L'ours aussi est intrigué et la regarde.

Ce qui doit arriver arrive : le camarade camionneur abandonne sa chaise, traverse toute la piste où les danseurs se garent à son passage et sans un mot prend doucement la main d'Iris. Doucement l'envoûtement de la musique les entraîne... Dans un vertige de douceur Iris se sent bercée par une grande vague... Soudain la vague s'empare de son corps, l'opprime, lui coupe le souffle. Elle est prise dans un étau vivant. Elle résiste. D'un geste vigoureux elle repousse les bras musclés qui se sont refermés sur elle comme pour s'approprier sa frêle présence.

L'homme recule d'un pas, puis s'écarte, l'air ébahi... malheureux... Il bredouille deux trois mots dans sa langue qu'Iris ne comprend pas. Il quitte la piste. Il s'en va du côté de la nuit. La musique rêveuse et prenante s'esquive à son tour. Silence.

Alors seulement Iris se souvient d'avoir déjà croisé ce regard naïvement interrogateur et triste. Le camarade camionneur aidait la mère de Mirko, une des dames qui s'occupent du service. Il distribuait la tranche de gâteau pour le dessert. Il a remarqué l'assiette d'Iris avec les poivrons pas mangés. Est-ce qu'il a vu ses larmes ? Son air de noyée ? Est-ce qu'il a cru pouvoir la tirer hors des eaux sombres et glacées ? Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas simplement le grand animal humain profitant de sa puissance pour soumettre le monde à ses pressants désirs.

Iris en est tellement soulagée qu'elle tomberait presque amoureuse de l'homme qui a desserré son étreinte et disparu.

Le lendemain, comme les autres jours, Iris part vers les dix heures à la mer avec Joëlle et Mathilde. Depuis qu'elles ont découvert la pinède lointaine, elles ne vont plus jamais ailleurs, surtout pas sur la plage agréablement bordée de tamaris, mais où la jeunesse se divise en clans irréconciliables. Il y a ceux qui nagent, bronzent, flirtent, jouent à la balle dans l'eau. Et les autres, les champions du cerveau, qui discutent à n'en plus finir, jusqu'à oublier la mer, l'ombre mouvante des tamaris sur les galets gris veinés de blanc et même les corps dont le soleil épouse la beauté plus ou moins belle. Ils parlent politique, sciences, techniques, visions d'avenir. Entre ces têtes qui se veulent de première force les idéologies en cours se font la guerre. Comme dans toutes les guerres, l'essentiel est d'avoir la bonne stratégie pour gagner du terrain, dominer, s'installer dans des positions sûres et ne plus craindre personne. Filles ou garçons, les discoureurs s'acharnent à parler plus brillamment les uns que les autres et leur mépris pour les sans idées fait froid dans le dos.

Les trois amies préfèrent la pinède où seules crissent les cigales et par intermittence bruissent les vagues.

La marche est pénible pour y arriver et le paysage hostile. Il faut traverser l'île en son centre escarpé, monter, descendre, remonter, redescendre en suivant un sentier en train de s'effacer, ayant été tracé il y a longtemps, quand la terre sèche où survivent de rares plantes épineuses et la désolante caillasse n'avaient pas tout conquis. La pinède est un îlot de résistance dans le désert qu'est l'île dans sa partie orientale. Dès qu'elle apparaît au loin, entre le blanc aveuglant du sol sous le soleil qui frappe et la nudité bleue de la mer, une fraîcheur se lève et les trois amies respirent plus largement. Les pas s'accélèrent. Les sacs ne pèsent plus rien. Le carré vert de la pinède, à peine quatre fois plus grand que la piste de danse, est tout proche des rochers qui surplombent les vagues. Un mur bas l'entoure, qui par endroits s'est à-demi écroulé. On voit qu'il a été bâti avec une infinie patience et que

depuis longtemps personne ne s'occupe de le réparer. Pour le moment, il est là. Avec ses pierres bien ajustées il empêche la pierraille d'avancer jusqu'aux arbres, de recouvrir la terre comme une armée barbare et d'étouffer la dernière danse des ombres, au milieu du jour, sous le ciel à la lumière féroce.

L'arrivée à la pinède, sous les hautes branches que remue le vent de la mer, est à chaque fois une fête silencieuse. Les marcheuses déplient une couverture de coton à rayures multicolores et l'étendent sur le lit d'aiguilles brunes. L'air qui bouge soulève des bouffées de parfum, si exquises que parfois, comme plongées dans un bain délassant, les trois amies s'endorment. La faim les réveille. On sort le pique-nique, préparé par Baka Maria, aidée par Dido Josip. C'est lui qui va chercher le pain au bateau de sept heures et cueillir les tomates, le raisin, les figes. Baka Maria a fait cuire les œufs ramassés la veille, choisi les olives, emballé les petits fromages frais qu'elle fabrique avec le lait de la chèvre, tiré l'eau de la pompe et rangé le tout dans trois sacs. Dans la solitude bruissante de la pinède commence le festin. Tout occupées à le savourer, les amies n'échangent que deux trois mots. Mais quand elles ont fini de manger, quel tonus! Les langues se délient. Les gens de l'île, habitants ou vacanciers, défilent comme des personnages de romans. Les malicieuses les prennent dans leurs filets... les observent et les détaillent... croient un instant les connaître, deviner ce qu'ils ont dans le ventre, imaginer leur histoire... et toujours ils s'échappent. C'est ce qui rend cette pêche si passionnante! Mathilde parle de son Parisien dont le cœur balance entre l'expérience amoureuse et l'effort conceptuel, comme il dit, Joëlle du beau ténébreux qui l'emmène sur un matelas de feuilles mortes, dans l'hôtel d'un bosquet de chênes verts, avec étoiles mais sans confort. Les détails excitants ne manquent pas, ni les extravagantes sottises, ni les énormités à faire rougir un régiment. Aujourd'hui, même Iris rigole. Est-ce qu'elle va faire allusion au camarade camionneur dont elle ne sait même pas le nom? Elle aimerait bien partager avec ses amies cette

expérience troublante... mais l’empreinte du grand corps de cet homme devient si lancinante maintenant qu’il n’est plus là pour la suffoquer de sa vigueur que sa bouche reste collée à l’épaule absente et ne s’ouvre pas.

Plus tard Mathilde et Joëlle s’en vont plus au sud où des rochers à pic se prêtent aux grands plongeurs. Iris n’est pas aussi sportive que ses amies. Elle ne s’est pas vraiment remise du choc de l’accident. Elle ne peut plus sauter de haut ni nager aussi sereinement qu’auparavant en direction du large. Entre les écueils chaotiquement assemblés elle a trouvé, non loin du paradis de la pinède, un passage vers l’eau bleue. Cependant, avant de pouvoir s’élancer librement dans la mer, il lui faut patauger dans une sorte d’étang à l’eau glauque dont le fond sablonneux est couvert d’holothuries : des bêtes rampantes en forme de tubes charnus, à ventouses et papilles rétractiles, pourvues d’une bouche à une extrémité et semblables à des sexes turgescents. Elles prolifèrent tout à leur aise dans cette mare saumâtre chauffée comme une bouilloire, séparée de l’étendue scintillante par un collet rocheux en dents de scie au milieu duquel s’ouvre un goulet. Ces bêtes évocatrices d’un rut en masse dans une vulve énorme et sans profondeur donnent à chaque pas la nausée. Si seulement Iris pouvait d’une prodigieuse enjambée éviter le piège aux holothuries ! Si seulement elle pouvait voler par-dessus les eaux trop chaudes et s’immerger dans le bleu ! Mais non ! Avant d’embrasser la fraîcheur des vagues et de ne plus voir devant elle que le libre espace, elle doit y passer, par cette crique en chaleur, même pas infernale mais morne, immonde à force d’être morne.

La répulsion est moindre au retour, la fascination aussi. Toute dégoulinante de la saveur marine, Iris qui a nagé vigoureusement puis flotté comme une épave heureuse entre la vertigineuse obscurité liquide et l’éblouissante fanfare du soleil, a moins peur de rester captive de la piscine obscène, protégée des lames de fond, des houles écumantes et de l’amoureuse allégresse des

vagues sous la brise. Il lui arrive même d'avoir pitié des pauvres bêtes à la morne existence qu'elle fait rouler comme des quilles dans leur refuge opaque, immobile comme l'immuable matrice du néant.

Les amies s'attardent sur leur plongeur sauvage. Peut-être ont-elles trouvé de la compagnie pour partager leurs jeux de naïades? Iris s'étend dans la pinède avec un livre et bientôt le livre comme un éventail lui tombe des mains. Elle somnole. Elle rêve. Elle pense à la réalité du conte qu'elle a entendu dans son enfance au bord du lit de Pascal, mort à douze ans. La clef, la grotte, le trésor...

Iris a grandi, bien entendu, et des feux ont dansé dans la grotte. Des feux d'abord timides, puis joueurs, en fête, en carnaval, en délire à la magie brève, sans lendemain. Plus rarement des feux d'enfer, laissant tournoyer le bal des fumées fiévreuses, lentes à se dissiper. Quant au trésor...

Est-ce qu'il suffit d'une clef et d'une serrure...
En chair ou en esprit ou les deux à la fois...
Pour libérer le trésor aussi lointain et caché...
Que le magma au centre de la terre?

Quand elle rouvre les yeux dans la pinède odorante et reprend conscience de l'assourdissant concert des cigales, Iris voit d'abord le ciel bleu pâle. On dirait qu'il est soutenu par les troncs presque rouges et que la souple verdure l'anime de frissonnements. Iris s'étire lentement, puis s'assied. C'est alors qu'elle découvre, sur le mur, une grosse lune d'un vert vif marbré de vert plus sombre : une pastèque. Elle se lève d'un bond, le cœur en révolution. Elle explore les alentours... personne. À côté de la pastèque, un couteau. Le camarade camionneur pense à tout. C'est un couteau à manche noir dans lequel la lame est cachée. Iris la sort... Diable! Quel tranchant! Quelle pointe! Quelle longueur! Elle doit bien faire quinze centimètres...

Iris s'inquiète. Il va falloir expliquer aux amies le passage du bizarre donateur qui ne s'est pas montré... Et en plus rendre le couteau... Vertige...

Joëlle et Mathilde sont si épuisées par leurs exploits sportifs et leur long repos en plein soleil qu'elles n'enquêtent pas avec trop d'insistance sur l'étonnant camionneur, qui d'ailleurs quittera l'île demain matin. Par contre elles mordent avec enthousiasme dans la juteuse pastèque, découpée grâce à l'impressionnant couteau. Crac! d'abord en deux...

On voit qu'à l'intérieur de la lune verte
Se cachent le soleil levant
Et le soleil couchant

Puis Crac! Crac! Crac! La pastèque offre de belles tranches rouges aux pépins noirs. C'est bon! Ah! mais c'est bon! Comme une source légèrement parfumée, ardente, d'une savoureuse fraîcheur... Ah! le plaisir! Iris mange avec une telle gourmandise que le jus rouge lui coule dans le cou. Une tache fleurit son maillot blanc. Et Joëlle de sortir une maxime rénovée : Qu'importe la tache, pourvu qu'on ait l'ivresse! Crac! Crac! Crac! Les dernières tranches sont coupées et partagées. Chacune emporte la sienne pour rendre moins ingrat le sentier du retour et moins rudes les pentes désertiques. Iris nettoie le couteau, le replie, le met en poche. Bientôt la pinède s'éloigne et la mer disparaît.

Pour rejoindre la maison de Josip et Maria il faut passer à côté de l'école et le chemin, bordé de figuiers de barbarie, n'est pas large. Les amies marchent à la file indienne, Iris la dernière. Au-dessus des raquettes vert pâle constellées de piquants minuscules se montre tout à coup, de dos, un géant. Le camionneur. Il est debout sur une table, les deux bras levés, en train de tenir en l'air

l'une des guirlandes électriques. Un autre homme, sur une échelle adossée au tronc d'un pin, est occupé à la fixer solidement. Iris se contorsionne pour se faufiler entre deux des arbustes barbares qui ont l'air prêts à la frapper avec leurs grosses mains redoutables, sans doigts, plantées sur des poignets rigides. Elle les évite de justesse et s'approche de la table, sans être aperçue par le donateur de la pastèque, encore plus grand que nature sur le piédestal en formica. Iris a déjà sorti le couteau de sa poche et s'avance, la main tendue. Soudain, éclipse totale. Elle ne trouve plus le petit mot tout simple qu'elle a répété cent fois depuis les dix jours qu'elle a passés sur l'île. Elle ne sait plus dire merci en serbo-croate. La langue paralysée, elle fixe du regard le dos de l'homme immobile sur la table. Dans son effort pour maintenir le plus haut possible la guirlande aux ampoules de couleur son maillot de coton jaune mais est sorti du vieux jean à la taille basse et un espace de chair nue apparaît, qui n'est pas tanné comme les bras costauds ni le cou massif mais d'une blancheur inattendue, qui en dit long. Cet homme vient d'un autre monde, sans rien de commun avec celui où l'on bronze confortablement à la plage ou sur un bateau de plaisance, entre gens bien élevés. Iris n'idéalise pas les travailleurs manuels. Elle a autant horreur de la dictature des bras d'acier que de la dictature de la subtilité. Mais cet homme qui a sauvé son ami dans le camion menaçant de prendre feu, réconcilié la mère et le fils grâce à la clarinette et offert la lune verte de la pastèque n'est pas un dictateur. Iris est si impressionnée par ses reins robustes et pâles que non seulement...

Elle en perd l'usage de la parole
Mais en plus en défaille de désir
Comme si l'homme
Dont elle ne sait pas le nom
Incarnait le feu élémentaire
Son innocence
Et son péril

Elle-même alors n'est plus la fille
Du lac dont on fait le tour
Sur le blanc vapeur en un dimanche
Ni la femme au nom de fleur
Mais la mer sans nom
Où se rejoignent toutes les sources
Et les larmes

Attiré par ce fluide infini derrière lui, l'homme tourne la tête... et s'illumine comme le dieu de l'émerveillement. Plus besoin de mots. Iris étincelle comme la déesse du sourire. Elle pose le couteau sur la table, fait un geste des deux mains pour remercier. L'homme aux bras levés ne bouge pas. Les regards se pénètrent et s'enivrent l'un de l'autre. La promesse de la rencontre est scellée. La volupté qui bat des ailes entre les deux corps affole comme un soleil tombé du haut du ciel. Iris baisse les yeux. Elle s'envole.

À la maison l'accueillent les sanglots convulsifs de Baka Maria, entourée de Joëlle et Mathilde qui ne comprennent pas ce qui est survenu. À l'apparition d'Iris la vieille femme s'apaise un peu et explique. Dido Josip a eu un malaise. Il était parti à la cueillette des figues, dont les arbres sont dispersés dans la campagne, là où elle n'est ni cultivée, ni définitivement aride. En revenant de sa tournée des figuiers, Josip est tombé de l'âne, qui s'est mis à brouter tranquillement, de-ci, de-là. Quel ingrat, celui-là! Par chance un voisin a trouvé Josip gisant au milieu des figues, à côté du panier renversé. Il commençait à reprendre conscience. Bientôt il a pu se relever et être hissé sur l'âne, mais il souffrait d'une vilaine entaille à la hanche, qui avait tapé contre l'arête d'une grosse pierre.

L'unique médecin de l'île a été appelé. C'est un original, d'une ancienne bonne famille, né à Zagreb avant 1900. Un homme aux idées trop libres, persécuté par les fascistes, puis harcelé par les fonctionnaires communistes. On ne sait pas au juste s'il a choisi

lui-même ou a été obligé de quitter son cabinet et de s'exiler sur l'île, où il a monté un dispensaire de fortune. Il a pu donner les premiers soins. Cependant une radiographie s'impose et un examen cardiaque. Il a emmené Josip à Zadar, dans son canot à moteur. Il l'a laissé à l'hôpital. Il n'y a pas à s'épouvanter. Voilà tout ce qu'il a dit. Un médecin lui donnera des nouvelles, par téléphone, qu'il transmettra. Peut-être après-demain.

En attendant Baka Maria, aux cent coups, se voit veuve. Elle est sûre qu'elle ne reverra son Josip que tout raide sur un lit à roulettes dans une chambre froide, comme son frère quand il est mort d'un virus fulgurant. N'ayant rien d'autre à expliquer, elle se remet à sangloter. Son chignon est défait. Il faut lui tenir les mains pour qu'elle n'arrache pas ses cheveux blancs, en poussant des cris rauques et de longs gémissements. La maison est isolée. Les trois amies ne connaissent pas les femmes du village, toutes plus ou moins âgées, usées, branlantes. D'ailleurs Baka Maria n'interrompt ses pleurs que pour s'agripper à Iris, la remercier d'être à ses côtés, la supplier de ne pas l'abandonner. Mathilde et Joëlle vont prendre leur douche à l'école et s'attabler devant leurs poivrons farcis. Iris dit qu'elle viendra plus tard, quand elle aura réussi à calmer Baka Maria, à l'aider à mettre les poules à l'abri pour la nuit, à manger un petit quelque chose, à se mettre au lit. Dans l'immédiat elle ouvre l'armoire peinte en rouge sombre dans la cuisine, en sort la bouteille d'eau-de-vie et remplit deux petits verres. Dès que Baka Maria comprend qu'Iris ne la laisse pas toute seule avec sa détresse, elle se mouche trois fois, à grand bruit, et reprend courage.

Pour Iris, c'est la nuit noire.

D'un côté il y a l'homme aux yeux sombres auquel ses yeux bleus ont promis plus que la danse. De l'autre côté il y a Baka Maria séparée pour la première fois du compagnon de toute sa vie et affolée comme une bête qui sent l'odeur de la mort.

Que faire ?

Iris n'est pas une fanatique du dévouement.

La vertueuse magie du sacrifice la rebute.

Elle n'imposerait à personne de renoncer...

À l'étreinte amoureuse et personne d'ailleurs...

Ne lui impose quoi que ce soit.

Tout ce qu'elle désire, c'est de s'abandonner à l'homme dont la douceur, la force, la générosité l'émeuvent comme l'annonce de la joie sacrée, au sommet de l'ardent corps à corps. Alors quoi? Qu'est-ce qu'elle attend pour laisser s'ouvrir et battre en un seul flamboyant mouvement les deux ailes de la création? Elle est simplement dépassée par l'énigme des circonstances, en travail dans sa propre histoire. Elle s'entend parler dans la voiture qui va s'écraser. Elle entend les mots qui se moquent du devenir bien organisé, l'idéal de ses père et mère. Il n'est pas question de les suivre à la trace. Mais pourquoi désespérer ceux qu'on aime? Pourquoi forcer leur cœur et leur esprit? Pourquoi se croire la plus vivante, la plus libre, qui sait mieux? Est-ce qu'elle va recommencer avec Baka Maria, à l'âme obscurcie par l'appréhension du pire?

Iris se revoit à l'arrière de la belle voiture...

Qui va foncer dans le mur.

À ce moment-là elle est aveugle.

Elle n'a pas conscience d'accabler sa mère et son père...

Sans rien donner, sans rien éclairer.

Ce soir par contre...

Un an après la tragédie...

Sa responsabilité est pleinement engagée.

Elle meurt de l'accepter.

De tout son corps ami des voluptés et de tout son esprit ennemi des limites elle s'élançe vers l'homme qu'elle est en train de perdre avant d'avoir atteint la cime de la rencontre, avant

d'avoir partagé la tellurique extase, avant de mettre au monde le trésor qui donne un sens à la venue au monde. Pourtant elle ne bouge pas. Une inconnue en elle ne s'échappe pas vers la porte, vers la vibrante clarinette, vers le secret de la nuit.

De toute façon le non-sens est à son comble.
Comment mettre au monde le trésor de l'accord...
En donnant l'abandon, la déception...
L'abîme de l'esseulement?

Voilà pourtant ce que mon tourment va donner, se dit-elle, ou à l'homme qui désire être une seule fois l'inoubliable amant, ou à la vieille femme qui demande à être reconnue dans son angoisse mortelle, que le trop-plein des paroles n'apaise plus. Quoi que je fasse, se dit-elle encore, je serai déshonorée aux yeux de quelqu'un et jugée coupable de trahison.

Fatalité.

Cependant il y a deux personnes pour soutenir l'inconnue en elle et lui inspirer la folie de rester dans la vieille maison de la vieille Maria tout occupée de son propre chagrin : sa mère qui est morte et son père qui ne l'a pas maudite quand elle lui a refusé quelques bouts de ficelles et de rubans pour traverser le dernier cercle du désespoir. Grâce à eux, grâce à Pascal aussi, grâce à tout ce qui s'est passé depuis son enfance jusqu'à l'accident qui a détruit son illusion d'être plus douée que d'autres pour Grandir, Iris ne consent pas à la fatalité. Par son propre élan et sa propre volonté elle ne perpétuera pas le malheur des mots à majuscules et des dominations. Elle n'obéira pas à sa propre loi, qui se croit sans loi, sans lien avec la répétition des horreurs de l'Histoire et la désespérante coulée des jours où toute flambée s'anéantit dans l'épaisseur des cendres.

Libre étincelle?

Une inconnue vacille
Et s'appuie à un coup de vent
Que nul ne sent passer

Elle a envie de se briser la tête contre les murs mais elle va chercher de l'eau à la pompe. Elle se lave dans la cuisine pendant que Baka Maria, silencieuse pour la première fois, prépare une omelette. Enroulée dans sa serviette de bain rouge à fleurs noires Iris monte à sa chambre pour enfiler une petite robe et revient vite. Baka Maria s'essuie les yeux avec un torchon.

À table Iris prend place sur la chaise de Dido Josip, face à la porte aux deux battants ouverts, et elle sourit :

Iris : Quel plaisir de manger autre chose que des poivrons farcis !

Maria : Oh ! Tu n'aimes pas les poivrons farcis... mais c'est un délice ! Nous autres, c'est pas souvent qu'on a un peu de viande à mélanger au riz pour les farcir ! On les mange plutôt grillés, avec de l'huile d'olives, sur une bonne tranche de pain frottée d'oignon ou d'ail... Misère ! Le pain ! Il faudra que j'aille chercher le pain au bateau de sept heures, demain matin. Oh ! Pauvre Dido Josip ! Oh ! Pauvre de moi !

Iris : Ne t'inquiète pas, Baka Maria. J'irai moi. Je me lèverai à temps. Tu peux me faire confiance. Reste en paix. Tout ira bien.

Iris a une autre raison, plus impérative encore, pour ne pas manquer d'être au port le lendemain. Mais qu'est-ce qui va se passer quand l'homme qui la fait délirer de désir et dont son corps n'a pas accueilli la volcanique ardeur la verra, juste avant de repartir ? Elle a peur de ce moment.

Il arrive plus tôt que prévu, au milieu de la nuit.

Baka Maria s'est enfin couchée dans le lit matrimonial où elle se sent comme une naufragée dans une barque sans rames ni

gouvernail. Les deux chambres s'ouvrent de part et d'autre de la terrasse au bord de laquelle Dido Josip fait sécher des raisins. Les grillons chantent sous la lune. Elle est pleine. De temps à autre Iris, assise en tailleur sur son lit face à la lumineuse pastèque en lent voyage à travers le ciel, entend encore de sourdes lamentations. Tout doucement, comme si elle berçait un petit enfant, elle dit qu'elle est là, qu'elle veille, comme la lune... Baka Maria se rendort un moment.

Soudain la lune blanche n'est plus là. Une grande ombre s'est dressée devant. Instinctivement Iris replie ses bras sur sa poitrine et de la tête fait un signe, qui dit non.

Pas d'amour oubliant le lit solitaire, entouré des fantômes de la maladie et de la mort.

Mais l'ombre ne tient pas à savoir ce qui se passe dans la maison. L'ombre ne sait rien non plus de l'histoire d'Iris. L'ombre a reçu une promesse. L'ombre a été trompée. La lune est de nouveau là. Elle tue. Comme une guerrière dont le casque est maintenant suspendu dans le ciel impassible. Soudain un sifflement, un choc, une vibration secouent l'air immobile. Le couteau s'est planté dans le montant de la porte-fenêtre et reste fiché là, offensant, méprisant.

Iris entend les pas lourds qui s'éloignent.

Elle se lève dans la froide lumière.

Elle retire le couteau vengeur.

Elle le ferme et la douleur plus violemment...

Que mille couteaux lui lacère les reins, les flancs, le ventre.

Aux petites heures Mathilde rentre sur la pointe des pieds et puis Joëlle à son tour vient se coucher. Baka Maria ne bronche plus. Iris s'endort enfin.

Le soleil déjà chaud la réveille. Sept heures moins vingt! Le bateau! Vite! Iris enfile un pantalon, un maillot... Zut! C'est le blanc avec le souvenir de la pastèque. Elle attrape une écharpe en mousseline blanche, légère comme un long nuage : elle la mettra quand elle sera en vue du port, pour cacher la tache. Vite, elle prend son sac en paille, fourre le couteau dedans, l'écharpe aussi et fonce. Elle entend la trompe. La même que celle du Grand Bateau à aubes, il y a si longtemps.

Elle aimerait prier pour arriver à temps...
Pour demander justice, amour, accord...
Prier qui?
Demander comment?

Voilà le port. Voilà les sacs de pain, déjà débarqués. Des gens se pressent autour pour la distribution. Voilà Mirko, venu pour les adieux. Il retourne sa chaise roulante et s'en va déjà. Où est l'homme dont Iris ne sait pas le nom? Il se tient au bastingage. Il a posé son sac à côté de lui et regarde vaguement la manœuvre. Un marin crie quelque chose. Les deux grosses cordes qui retenaient à quai le petit vapeur lui sont lancées. La passerelle est retirée.

À cet instant l'homme aperçoit Iris.
Il se redresse.
Le soleil tombe sur son visage.
Tout son corps étincelle de stupéfaction.

Cette femme n'a pas trahi... pas éteint le feu de la rencontre... J'ai désiré sa mort et la peur ne l'a pas vaincue... Elle ne m'a pas délaissé... Pas embrassé non plus... Et je revis! Pourquoi? Mais pourquoi?

Iris sort de son sac le couteau noir à la lame invisible et de toutes ses forces le jette vers l'homme immobile sur le bateau qui s'écarte du bord.

L'homme fait un grand bond, attrape au vol son couteau noir et sans quitter des yeux Iris en émoi le jette à la mer, d'un geste un peu fou, vers le large.

Les vagues palpitent dans la lumière.
Plus de couteau entre Iris et l'homme...
Qui a retrouvé son nom :
Le bien-aimé.

Iris le voit qui lève ses deux bras robustes, mais ce n'est plus le fil électrique qu'il tient, avec ses petites lampes pour la fête. Il n'a rien dans ses mains grandes ouvertes.

Sans bouger il salue Iris dont il ne distingue plus que la frêle silhouette. Il salue la distance qui se creuse...

Il salue le vide
Où l'accord ne finit pas
D'agir

Car les trois tours de la vie d'Iris ont jailli à la façon d'un ressort pour donner l'impulsion créatrice. Née de son histoire, avec les présences qui l'habitent, les vivantes, les disparues, les trop lointaines pour être connues, l'action à laquelle personne n'a prêté attention la relie avec la force d'un universel renouveau à l'homme en partance, agrandi par la musique de la rencontre, espiègle et déchirante comme les trilles de la clarinette.

Iris en lévitation amoureuse sort du sac l'écharpe d'un blanc lunaire. Elle ne songe plus à cacher la tache qui défigure son maillot à l'endroit du cœur. Elle déplie devant elle la mousseline frémissante et la jette en l'air, le plus haut possible.

On dirait une mouette un peu folle...
Sans pesanteur et qui pourtant retombe...
Doucement...
Dans la poussière.

Puis un coup de vent la balaie jusqu'au bord du quai, d'où elle tombe encore plus bas, dans les eaux sales, huileuses, irisées comme un arc-en-ciel d'en bas. De tout en bas.

Est-ce que le bien-aimé qu'Iris ne reverra pas a vu danser un instant, dans le port en train de disparaître, un point blanc? Est-ce qu'il recueille le soupir de la bien-aimée?

On n'en sait rien
On étincelle
On a de la buée de la brume
De la rosée plein les yeux
Et la vision s'éclaire
S'agrandit tressaille
D'infini plaisir

La grotte et la clef ne sont plus séparées
La joie en larmes demeure le trésor

Qu'on ne saisit pas

H o r s m i r o i r

Iris : Tu parlais de laisser dans la trame de la vie un vide... Eh bien ce n'était pas une vue de l'esprit! Après l'histoire du couteau jeté au large et disparu dans la mer, j'ai disparu à mon tour. Je suis devenue comme tant d'autres une invisible, mais librement. J'ai continué d'errer à rebours de la parade. L'aventure hors miroir est mon destin. Il reste obscur, aussi obscur que celui du camionneur un peu contrebandier, livreur de pastèques. L'égalité est sauve... Quant à l'accord obscur, tu en es témoin : il ne s'oublie jamais. Oh! On a complètement perdu le sens de l'heure! La nuit est tombée. À cette saison on dirait qu'elle nous saute dessus comme une panthère noire. Une bête qui n'est pas du genre à faire la morte au fond d'un piège ni à se plaire dans une cage en ville... Bon. Il est grand temps que je m'en aille!

Iris a parlé... parlé... et Altra a oublié d'allumer les lampes quand la lumière baissait. Clic! Voilà l'obscurité repoussée dans les coins. On se lève. Iris remet son manteau rouge cerise et ses bottes. Elle glisse dans son sac le portrait de ses père et mère soigneusement enveloppé dans un foulard. Elle me serre contre elle avec toute l'affection d'une vieille amie et le désir aussi de se détacher de la maison à paroles, d'échapper à l'emprise des mots, d'aller prendre l'air dans la rue où elle n'est ni une ombre, ni une brillante silhouette, qui fait mouche. La voilà dans les escaliers. J'écoute le tam-tam sur les marches. Quand je n'entends plus rien je ferme la porte. Je vais à l'une des fenêtres qui donnent sur la rue. Personne. Iris a dû prendre l'autre passage, par la cour. L'immeuble date d'une époque où étaient strictement séparées deux entrées, la majestueuse devant, réservée aux maîtres et au beau monde qui leur rendait visite, l'autre à l'arrière pour les domestiques et les fournisseurs. Qu'Iris ait disparu par la sortie sans prestige n'étonne pas.

Sa vie hors miroir choisit encore
Dans la plus minime circonstance

L'insaisissable élan

Du couteau librement rendu
Et librement abandonné

Qu'en est-il à présent des mots qu'Iris a fui? Est-ce qu'ils ont encore une place dans cette obscure expérience de la liberté? On se retrouve dans la chambre solitaire où on n'est ni maîtresse ni servante, mais pas non plus Altra l'éclairée, détachée de la vivante qui marche dans la nuit. Faut-il devenir une morte, n'ayant plus rien à dire? Sans être coupé le fil du roman d'Iris ne s'allongera plus. À quoi bon raconter cette histoire? Pour qui? On ne le demande pas à l'écran lumineux. On n'habite pas non plus une tête avec vue sur l'inaccessible. On ne se console pas d'aimer la vérité : une amie qui se dérobe.

On est vide et la voie du vide
Ne nous suffit pas
On est fissurée
Par l'insuffisance

Alors seulement on entrevoit que la *fissure* est le cadeau d'Iris, la messagère sans message. Les mots qui étaient morts renaissent. Une femme nouvelle surgit à la rencontre d'un homme neuf. On écrit sans ouvrir un couteau ni viser une cible. On résiste à l'étincellement des mots et à l'anéantissement des sans mots. On résiste au silence idéalement créateur. On résiste jusqu'à libérer peut-être, à l'envers de l'étincelant enténébrement, *l'étincelle à peine visible qui unit les fissurés par le désespoir... et son dépassement.*

Tout craque
Mais dans la fissure
Vit l'étincelle

Étrangère aux triomphes du malheur
Étrangère aux forteresses du bonheur
Étrangère aux prodigieux circuits
De l'intelligence aux milliards de reflets

Pourtant... Qui peut laisser s'agrandir la fissure
Et tomber en miettes le haut miroir
Sans retrouver d'abord la folle incandescence
De l'instinct? Sans raviver la passion
Du flamboyant succès... Et l'amère vision
De l'étincelle mourante s'élevant hors du brasier?
Sans la chercher en vain dans la nuit enfumée

Qui laisse au matin une ombre de corps
Esseulée sur une rive séparée de l'autre
Par la sécheresse d'un monde
En colossal spectacle de futilité?

Qui s'en ira plus loin que le cauchemar
D'être une femme ou un homme
Des destructeurs et des aveuglés
Sans la nostalgie de l'étincelle

Si libre que son frêle envol alarme
Les enfermés dans la puissance ou le vide?

Son éclat qui s'efface rend les fissurés
Indomptables
Meurtris moqués noircis tués d'indifférence
Et plus vifs encore quand la musique

De l'eau verte entre les rives ruisselle
Infiniment renouvelée
Par l'aérien désir d'arc-en-ciel
Et le feu souterrain de la grandeur

Nue

Le tour du lac	7
Le tour en ville	31
Le tour dans l'île	61
Hors miroir	91

Déjà parus

Sous le nom de Mireille Buscaglia
à L'Âge d'Homme (Lausanne)

Le Tourment et l'Infini
poèmes

Eurydice
poème

Sève
récit

Sous le nom d'Altra
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

L'Énigme des circonstances
récit

Sans point final
roman

Feu-Flamme
roman

À paraître

Consulter le site www.mireillebuscaglia-altra.com

